

Alice Michaud-Latrémouille



Louise Élisabeth Joybert

marquise de Vaudreuil

BIO

086



crits d'Or

ALICE MICHAUD-LATRÉMOUILLE

*Louise Élisabeth Joybert
Marquise de Vaudreuil*

Les Écrits d'Or

Louise Élisabeth Joybert, marquise de Vaudreuil
est publié par
Les Écrits d'Or

Tableau de la couverture : Dominic Bercier, artiste, graphiste
Éditique : Florian Chrétien
Impression et reliure : Imprimeries Transcontinental

Dépôts légaux : troisième trimestre 1998
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

ISBN 2-9805203-8-1

Tous droits réservés

Les Écrits d'or
255, rue du Vieux-Port
Gatineau, Qc J8P 7X8
Tél. : 819 . 663-5623
Télec.: 819 . 663-4403

Les Écrits d'or, service d'édition à but non lucratif, se spécialisent dans les récits de vie, le rappel des souvenirs, les mémoires. Ils publient aussi des ouvrages à tirage restreint à la mesure des besoins de chacun.

Avant-propos

Étant une descendante des D'Amours par ma mère, Marie, née à Trois-Pistoles, j'ai été très heureuse de découvrir que Mathieu D'Amours, le premier ancêtre canadien de la lignée des D'Amours, avait une sœur qui est devenue la grand-mère de l'héroïne dont j'entreprends la biographie.

En effet, Élisabeth D'Amours, épouse de sieur Louis Théandre Chartier de Lotbinière, fut la grand-mère de Louise Élisabeth Joybert, épouse du marquis Philippe de Vaudreuil, gouverneur de la Nouvelle-France dans les années 1703 à 1725.

C'est l'histoire extraordinaire de Louise Élisabeth Joybert de Vaudreuil, en rapport avec la vie de quelques-uns de ses descendants, que je me propose de vous raconter.

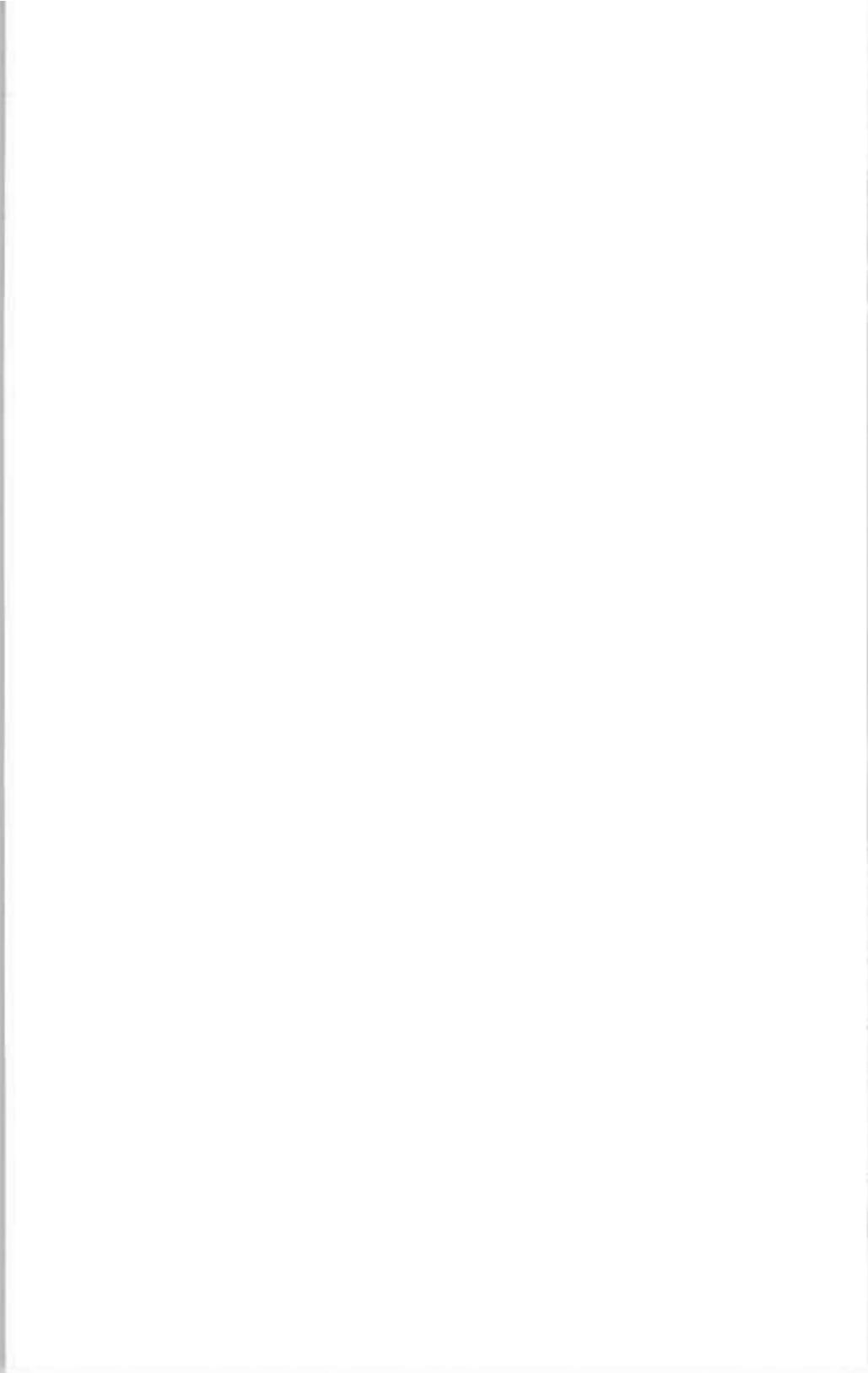
A.M.L.



Chapitre premier

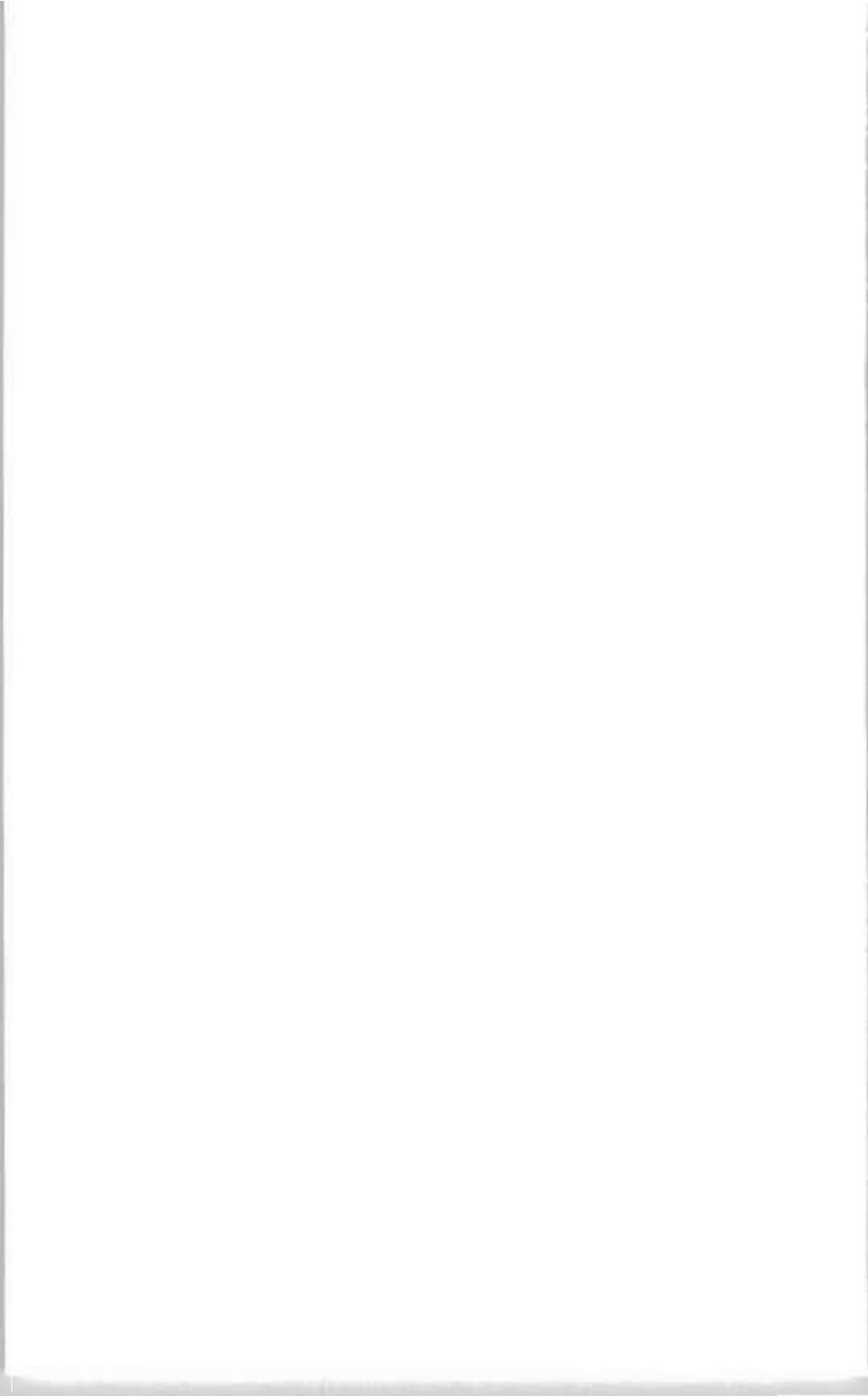
*Élisabeth Joybert
femme de tête*

*Les femmes
dans notre histoire*



*Le patrimoine
n'est pas seulement l'amour du sol,
c'est aussi l'amour du passé.*

Fustel Coulanges



Élisabeth, femme de tête

*Vos moindres discours
ont des grâces secrètes.*

Assuérus à Esther, Racine

Une femme de tête sait allier la prudence avec l'art d'atteindre ses buts. Elle agit à la manière d'Esther, la femme juive de la tribu de Benjamin dont on retrouve l'histoire dans la Bible.

Née à Babylone pendant la captivité des Juifs exilés, elle réussit d'abord à se faire aimer d'Assuérus, le roi des Perses puis à devenir l'épouse du roi. Par la suite, elle a empêché le massacre des Juifs, génocide que le ministre Aman avait complété.

Élisabeth de Vaudreuil sut se conduire en femme de tête. Comme Esther à Babylone, elle avait ses informateurs à Ville-Marie et ailleurs en Nouvelle-France et elle a su éviter des embûches à l'administration de son mari, le marquis de Vaudreuil, gouverneur de la colonie.

Les femmes dans notre histoire

L'histoire du Canada-français est marquée d'actes héroïques accomplis par des personnes que l'histoire ne mentionne qu'à l'occasion et laisse le plus souvent dans l'oubli. Souvenons-nous que, dans leur ensemble, ces faits et gestes composent une mosaïque admirable. Il est bon de mettre en relief ce que le labeur solidaire des femmes de nos pionniers, défricheurs, hommes politiques et guerriers, a pu produire en notre pays sous le régime français.

Notre histoire est un écrin de perles précieuses, mais ainsi que disait Louis Fréchette, «C'est un écrin de perles ignorées.»

Si nos historiens ont fait une grande place aux femmes qui ont joué un rôle de premier plan dans l'Église, dans l'enseignement et auprès des malades -- pour ne nommer que Marie de l'Incarnation, Jeanne Mance, Marguerite d'Youville et Marguerite Bourgeoys --, cependant peu ont écrit sur celles qui ont joué un rôle politique assez souvent effacé.

Nos grandes oubliées sont, entre autres, Marguerite Le Gardeur de Repentigny, épouse de Jacques Le Neuf de la Poterie, arrivée à Québec, le 11 juin 1636. Cette dame a eu beaucoup d'influence dans la réussite des ambitions de sa famille.

Citons aussi Élisabeth Rockbert de la Morandière, née à Montréal, le 27 juillet 1696; elle épouse, en 1718, Claude-Michel Bégon, frère cadet de l'intendant Bégon. Élisabeth Bégon était une femme des plus accomplies. On la compare quelquefois à la marquise de Sévigné à cause de la longue correspondance qu'elle a entretenue avec son gendre, Michel de Villebois de la Rouvillière, qu'elle appelait «son cher fils».

Son salon était fréquenté. Le général, monsieur de la Galissonnière, venait y faire traduire ses lettres anglaises et il acceptait volontiers les avis d'Élisabeth lorsqu'il était gouverneur intérimaire en l'absence de La Jonquière, alors prisonnier des Anglais.

Elle écrivait au cher fils : «J'ai obtenu le commandement du Détroit pour ton Dutel. Mme Varin me presse grandement de faire placer Beaujeu à Missilimakinac; on me l'a accordé pour M. Duplessis qui, tu sais, en a besoin, ayant une grosse famille.»⁽¹⁾ Plus loin, elle écrit «m'ayant fait espérer qu'on aurait égard aux justes demandes que j'en ai faites pour Courtemanche à un des postes et pour Lorimier à l'autre.»⁽²⁾ Madame Bégon, dit-on, était une femme remarquable, pleine de grâce, d'esprit et de politesse.

Et, bien sûr, à cette liste, ajoutons Louise Élisabeth de Vaudreuil.

Si, dans l'Ancien Régime, les femmes ont occupé une place considérable, elles n'en ont pas moins continué par la suite à se faire valoir du côté politique, soit en personne, soit à l'ombre de leur mari.

Ainsi, Julie Bruneau, l'épouse de Louis Joseph Papineau, suit de très près la politique de son mari. En 1833, le 16 mars, de Montréal, elle lui écrit : «Il n'y a que la politique qui m'amuse et m'intéresse quand je peux en avoir des nouvelles, mais, on n'en a guère. Les gazettes ne nous donnent que peu de débats et bien incorrects.»⁽³⁾

D'Albany, le 27 mars 1839 : «Le capitaine Colman disait à Louis au cas que l'Angleterre voulût céder les Canadas aux États, croyez-vous que les Canadiens y consentiraient, je crois qu'il y aurait une forte opposition.»⁽³⁾

(1) Élisabeth Bégon, *Lettres au cher fils*, Nicole Deschamps, page 108

(2) Élisabeth Bégon, *Lettres au cher fils*, Nicole Deschamps, page 117

(3) *Correspondance de Julie Bruneau-Papineau, 1823-1862*, Archives de Québec, 1757-1758, 1958-1959, pages 66, 107 et 140.

De Saint-Denis, décembre 1843, elle écrivait encore : «Fais ce que tu voudras.»⁽¹⁾

Enfin qui n'a pas entendu parler de Marie Gérin-Lajoie, Idola Saint-Jean, Madeleine Parent, Thérèse Casgrain et de Jeanne Sauvé pour ne nommer que quelques-unes de nos femmes engagées plus près de nous.

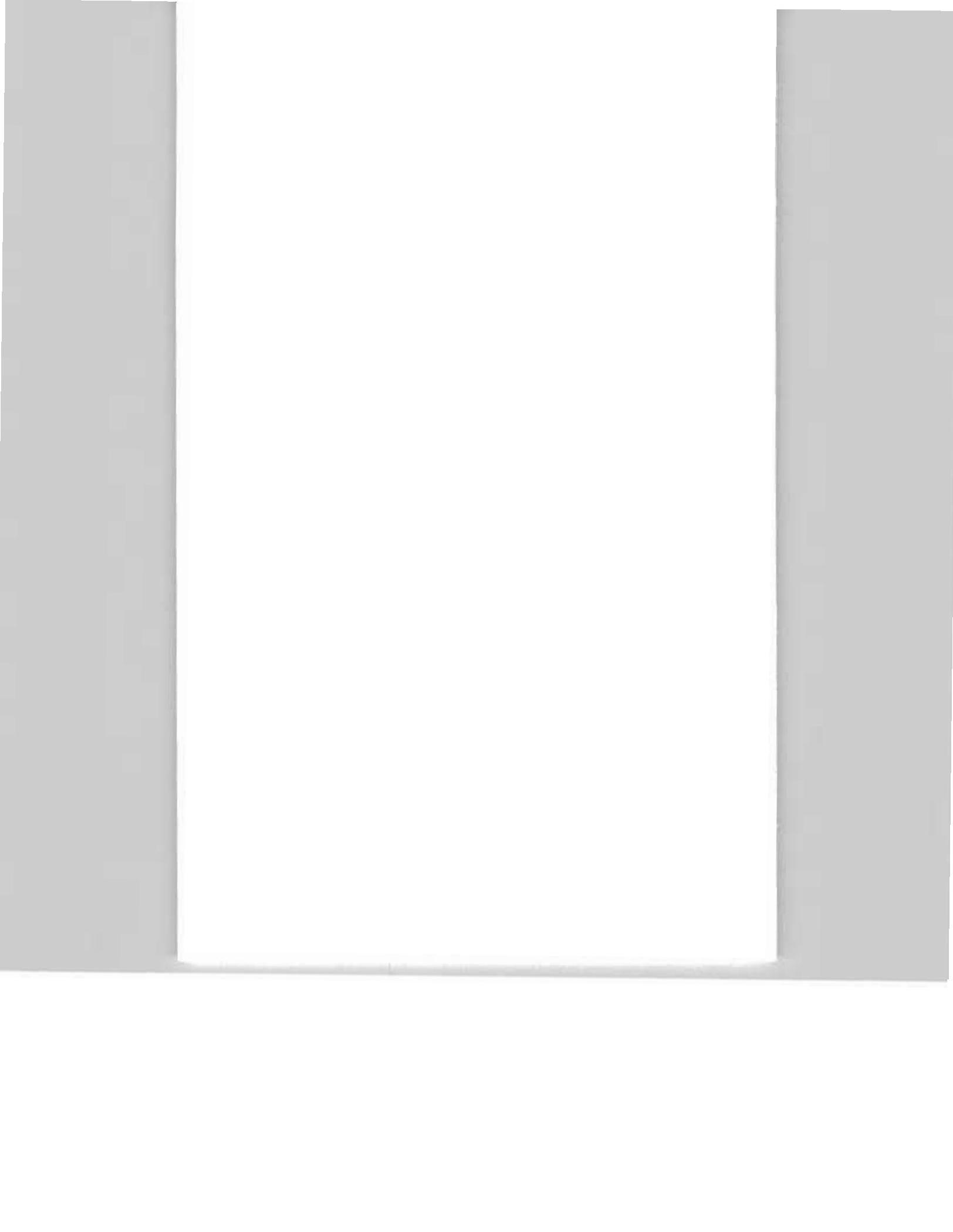
(1) Correspondance de Julie Bruneau-Papineau, 1823-1862, Archives de Québec, 1757-1758, 1958-1959, pages 66,107 et 140.

Chapitre II

*Élisabeth de Vaudreuil
Femme D'Amours*

*Arrivée du premier d'Amours
en Nouvelle-France*

Relations avec les Indiens



Élisabeth de Vaudreuil, femme D'Amours

Élisabeth Joybert, marquise de Vaudreuil, née au Canada et apparentée aux D'Amours par sa grand-mère maternelle, avait hérité des qualités de spontanéité et de générosité de ses ancêtres, tout en gardant une facilité d'expression et une diplomatie naturelle. On l'appelait «Tante d'Amours», non seulement à cause de son nom, mais pour toute l'affection qu'elle a prodiguée à son mari, à ses enfants et à ses compatriotes.

Louise Élisabeth de Vaudreuil a joué un grand rôle en Nouvelle-France et dans la mère-patrie. Elle était très habile à gérer sa maison et souvent même les affaires de son mari. De plus, elle fut éducatrice des petits-enfants de Louis XIV, à Versailles, pendant 13 ans. Elle était bien placée pour solliciter les nominations aux emplois et pour obtenir les faveurs désirées. Ne dit-on pas : *Derrière une femme de tête se cache une femme de cœur.*

Sa mère, Marie-Françoise de Lotbinière-Joybert, était aussi une femme hors de l'ordinaire. Après des études chez les Ursulines, ce qui était alors le haut de l'échelle en éducation, elle fréquenta la société de Québec où elle fut présentée à un jeune lieutenant : Pierre de Joybert. Nous verrons plus loin que sa vie ne fut pas facile.

Arrivée du premier D'Amours en Nouvelle-France

Le 13 octobre 1651, trois vaisseaux jettent l'ancre devant la jeune ville de Québec; ce sont le Saint-Joseph, la Sainte-Vierge et un navire hollandais.

L'arrivée d'un bateau au pays était toujours une cause de joie. Mais, aujourd'hui, plus spécialement, parce que parmi les passagers se trouvait le nouveau gouverneur de la Nouvelle-France, monsieur Jean de Lauzon. Il y avait aussi le sieur Louis Théandre Chartier de Lotbinière, établi au Canada depuis 1646, sa femme Élisabeth et son beau-frère Mathieu D'Amours, sieur Deschauffours.

Puisque Mathieu D'Amours, frère d'Élisabeth, a laissé beaucoup de descendants en notre pays, et aussi parce que leur histoire fut souvent mêlée à celle des Vaudreuil, j'en dirai ici quelques mots.

Durant la domination française, les D'Amours ont joué un grand rôle au pays. Ils avaient des seigneuries à Matane, à Matapédia et, en 1688, ils acquérèrent de madame de Joybert les domaines de Jemsec et de Naschouat, au Nouveau-Brunswick. On dit que, n'eut été le traité de Paris, cette lignée aurait été une des premières au Canada et des plus influentes.

Mathieu était le fils de Louis D'Amours, conseiller à Chatelet dans Paris. Il avait choisi la carrière des armes, ce qui explique pourquoi il fut nommé Major général de Québec et, plus tard, commandant d'un camp mobile de quelques 200 hommes.

Le choix de Mathieu D'Amours de venir s'établir en Nouvelle-France fut influencé par sa sœur Élisabeth qui lui fit miroiter le gain de la traite des fourrures, le commerce lucratif de son mari à Québec.

Mathieu D'Amours avait alors 33 ans. Environ sept mois après son arrivée au pays, il épouse, le 30 avril 1652, Marie Marsolet, âgée de 15 ans, fille aînée de Nicolas Marsolet et de Marie Le Barbier.

Nicolas Marsolet était l'interprète officiel du gouvernement avec les Indiens. En effet, il était l'organisateur de la traite des fourrures tant chez les Algonquins que chez les Montagnais.

Les interprètes-voyageurs avaient la mission d'assurer la paix et la bonne entente entre les Blancs et les Indiens.

Relations avec les Indiens

On sait que le milieu que rencontraient les Français chez les Indiens à cette époque était particulièrement pénible et ingrat. Nos Indiens menaient une vie précaire et misérable et, selon les standards français, ils étaient mal habillés, mal nourris, mal chauffés, mal logés, sans hygiène, inhabiles à organiser leur vie économique, utilisant telles quelles les ressources du pays sans chercher à les exploiter rationnellement ni à les adapter à un meilleur usage personnel; avec cela, toujours en guerre contre les voisins.

Les Français, grâce à la franchise de leur caractère, furent toujours bien accueillis et en général toujours aimés des Amérindiens. Ils n'eurent presque jamais d'ennemis déclarés autres que les Iroquois et les Chickasas qui ne voulurent voir en eux que les alliés des nations avec lesquelles ils étaient eux-mêmes en guerre. Les Français, en effet, avaient pour politique d'embrasser la cause des tribus au milieu desquelles ils s'établissaient.⁽¹⁾

Les Algonquins, les Montagnais et surtout les Hurons étaient les amis des Français. Tous voulaient bloquer la montée iroquoise.

Les Indiens, à chaque été, venaient faire la traite des fourrures avec les Français. Voici ce qui arrivait : ils tenaient leur assemblée, ils faisaient des présents puis la traite des fourrures. Ensuite, c'était une seconde assemblée convoquée par les Français qui débutait, elle aussi, par le don de cadeaux.

(1) François-Xavier Garneau, Histoire du Canada français, tome 2, page 234, François Beauval Éditeur. 1973

Voici ce que l'interprète Jean Nicolet leur dit en 1636 :

«Échanger des robes de castor contre des haches ou d'autres marchandises, cela s'appelle trafiquer, mais ce n'est pas une marque d'amour. S'entre-visiter, s'entre-secourir, aller les uns dans les pays des autres, s'allier ensemble comme les doigts de la main : ce sont des actes d'amitiés et c'est ce que nous faisons.

«Pourquoi ne vous confiez-vous pas autant en nous que nous nous confions en vous?

«Si vous voulez témoigner votre affection, vous devriez emmener de vos enfants pour demeurer avec les Français.»

Des jeunes Français allaient déjà demeurer dans les nations indiennes. L'adaptation était en partie affaire de tempérament et de souplesse. Il était essentiel d'apprendre la langue pour mieux communiquer.

À cette époque les secours matériels étaient rares et chiches. La colonie était pauvre et la France était loin. Le peu de secours arrivaient une fois par année par les bateaux qui parvenaient à traverser l'océan.

Les relations entre les Français et nos alliés indiens étaient en général bonnes. Voici ce que disait le chef de la Nation des Ours : «Les Français sont bons, il n'y a aucun danger à demeurer avec eux.»

De ces assemblées ou réunions plus ou moins importantes avaient lieu chaque année à Montréal, Trois-Rivières ou Québec.

Nous verrons un peu plus loin que madame de Vaudreuil en mentionne une particulièrement fatigante à laquelle participait son mari, le gouverneur de Vaudreuil.

Source : Relations du Père Paul Lejeune, 1634, chapitres I, VI, XI

Revenons au beau-père de Mathieu D'Amours, monsieur Nicolas Marsolet. Ce dernier avait une grande influence au pays tant par ses connaissances que par ses relations et aussi, ce qui n'était pas négligeable, il était de surcroît le grand ami du beau-frère de Mathieu D'Amours: Chartier de Lotbinière.

Le 28 mars 1637, les Cent-Associés lui accordaient la seigneurie de Bellechasse, soit le territoire actuel (1943) de la paroisse de Berthier en-bas. Quelques années plus tard, il reçut une autre concession de terre qui s'appelait les Prairies Marsolet et qui se trouvait près de la côte Sainte-Geneviève dans la ville actuelle de Québec.

Retournons à Mathieu D'Amours. Celui-ci fut nommé membre du conseil souverain, en 1663, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort. Le conseil comprenait sept membres nommés à vie par le roi.

Mathieu D'Amours et sa femme eurent 15 enfants. Par son service militaire et ses activités dans le Conseil, il devint très populaire et il n'eut pas de difficulté à marier ses enfants dans les familles nobles ou militaires du pays.

Élisabeth, sa sœur, avait deux enfants à son arrivée à Québec : un fils, René-Louis, et une fille de nom de Marie-Françoise. Celle-ci fut envoyée par sa mère chez les Ursulines. C'était pour la préparer à un beau mariage dans la société bourgeoise ou militaire.

En passant, je dois dire que nous devons aux Ursulines une large part de ce que nous admirons de grandeur et d'héroïsme dans les années de formation de la colonie.

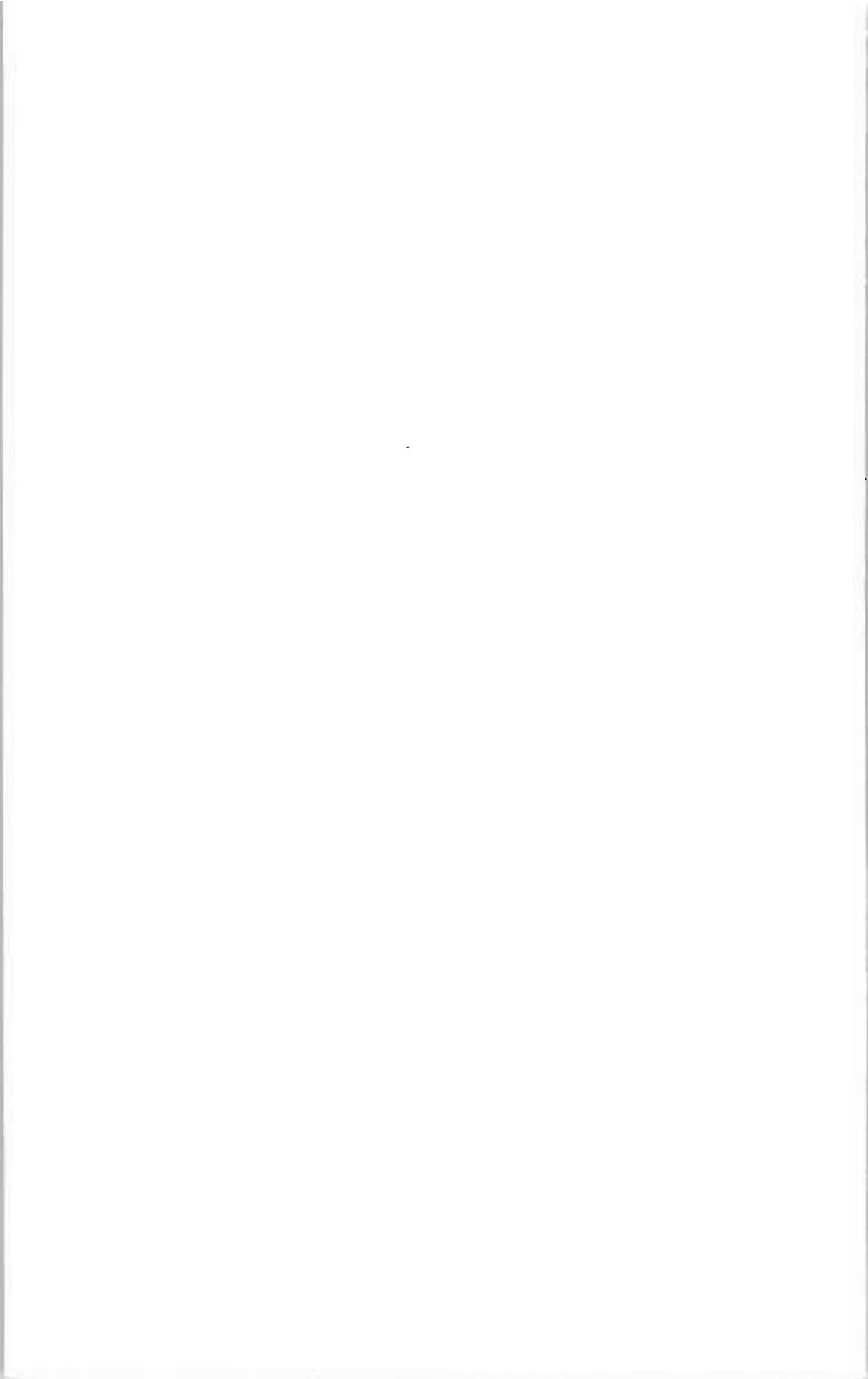
Chapitre III

*Marie Françoise
de Lotbinière-Joybert*

mère de

Louise Élisabeth Joybert

future marquise de Vaudreuil



Marie-Françoise de Lotbinière-Joybert

Marie-Françoise, mère d'Élisabeth, ses études terminées, fut présentée à un jeune lieutenant, Pierre de Joybert, des troupes de l'Acadie, venu au Canada en 1665 comme lieutenant d'Hector d'Andigné de Grandfontaine, du régiment de Carignan-Salières.

Il avait pris part à l'expédition de monsieur de Prouville de Tracy contre les Iroquois. À cause de la guerre de Dévolution, il rentra en France avec son commandant en 1667. Quand, vers la fin de 1669, monsieur de Grandfontaine fut désigné pour prendre possession de l'Acadie en vertu du traité de Bréda, Pierre de Joybert se trouvait parmi les hommes choisis pour l'accompagner.

Le 27 août 1670, Joybert acceptait la reddition de Jemsec, poste de traite fortifié que Thomas Temple avait élevé, en 1659, sur la rivière Saint-Jean, à 50 milles de son embouchure. Le 2 septembre, à Port-Royal, il prenait possession de cette place et il acceptait aussi la reddition du fort La-Tour du cap de Sable.

Après plusieurs visites de Pierre à Marie Françoise, le mariage fut célébré. Le gouverneur fut très heureux de cette union et il nomma Pierre de Joybert major des Troupes d'Acadie et commandant du fort de Jemsec sur la rivière Saint-Jean, avec neuf hommes de garde formés par monsieur de Grandfontaine.

L'intendant Talon y ajouta le don d'un terrain de quatre lieues sur les bords de la rivière Saint-Jean près de Jemsec, Seigneurie de Marson et de Soulanges.

Immédiatement après leur mariage, les Joybert partirent pour s'établir à Jemsec. Il n'y avait que des ruines.

Le major Joybert répara le fort et ses quartiers à ses propres frais.

On peut douter qu'il se trouvait alors un seul habitant blanc sur la Saint-Jean, et sa nomination semble se rattacher à un plan tendant à établir des soldats et des familles sur ce cours d'eau, en vue de faciliter la construction d'une route de communication par voie de terre, entre Québec et l'Acadie.

Le 18 août 1673, une fille leur était née; elle fut ondoyée par le chirurgien Lavergne. La cérémonie du baptême eut lieu à Québec, le 15 juin 1675, et on lui donna le nom de Louise Élisabeth. Son parrain était le gouverneur Frontenac et sa marraine, Élisabeth D'Amours de Lotbinière, grand-mère de l'enfant.

Il y eut fête chez le gouverneur car, aux mariages et aux baptêmes, il y avait des réunions et des bals où les familles, incluant les jeunes, se réunissaient. Les bals avaient lieu au Château Saint-Louis, où les militaires rencontraient les jeunes filles des familles nobles. Les amitiés se formaient et conduisaient au mariage. Frontenac donnait souvent de ces soirées.

Retournons à Jemsec. Pierre de Joybert avait à peine fini les réparations à son habitation lorsqu'il fut attaqué par des corsaires hollandais. Avec sa garnison de neuf hommes, il n'était pas en mesure de résister à une troupe hollandaise, commandée par Jurriaen Aernoutsz qui pilla le fort et emmena le major Joybert prisonnier à Boston, le 7 août 1674. Et tout cela durant un temps de paix. Sa rançon fut fixée à 1 000 peaux de castor ou l'équivalent. La nouvelle de sa captivité parvint à Frontenac à la fin de septembre. Il envoya immédiatement des hommes en canot, afin de savoir ce qui se passait en Acadie et de ramener madame de Soulanges Joybert et sa petite fille par la

voie de la Saint-Jean et de la rivière du Loup, jusqu'à Québec.

Je vous laisse imaginer ce que dû être, pour madame Joybert, le trajet dans un simple canot, tenant son bébé dans ses bras, couchant à la belle étoile; en d'autres occasions, marchant dans les broussailles. Il fallait être héroïque.

Le gouverneur déposa des plaintes auprès du gouverneur de Boston, réclamant la mise en liberté des otages; mais il semble que Joybert resta prisonnier à Boston jusqu'à ce que Frontenac eût payé sa rançon, probablement en 1675.

Relâché, monsieur de Joybert se rendit aussitôt à Québec et, au printemps suivant, il regagnait son poste, doté de deux nouvelles concessions, à savoir les forts de Jemsec et de Naschouat. Ces terres avaient deux lieues de front et deux de profondeur. En 1676, il recevait d'autres concessions; ces trois seigneuries comprenaient plus de 100 milles carrés. À nouveau, de Joybert recommença les réparations des lieux; il y mit quatre ans de durs labeurs. «A peine l'aurore aux doigts de rose avait-elle ouvert les perles de l'Orient», comme disait Homère, que le défricheur était déjà à l'œuvre et sa femme souvent avant lui.

En 1677, Joybert était nommé administrateur de l'Acadie, succédant à Jacques de Chambly. Mais épuisé, Joybert mourut en 1678, vers le 1^{er} septembre. Il était de ces riches natures qui portent en elles beaucoup plus qu'elles ne peuvent soutenir. Leurs ambitions les débordent et les tuent.

Pour Marie Françoise, seule au milieu de cette forêt opaque, les jours étaient sombres et plus angoissants que la plus noire des nuits; l'absence de son mari lui était insupportable.

Le gouverneur envoya un détachement chercher madame de Joybert qui partit pour Québec avec sa fille Louise Élisabeth et son fils d'un an, Pierre Jacques. Frontenac accorda sa protection à madame de Joybert. Il plaça Louise Élisabeth en pension chez les Ursulines le 1^{er} septembre 1680; mademoiselle de Brisay, fille du gouverneur Denonville, y fut sa compagne quelques années plus tard.

Vers 1688, madame de Joybert vendit ses propriétés de Jemsec et de Naschouat à son cousin Louis D'amours de Chauffour pour une rente annuelle de 250 livres; elle put ainsi élever ses enfants selon son rang.

*Louise Élisabeth Joybert,
future marquise de Vaudreuil*

Qu'est-ce qu'une femme?

*Une déesse mortelle,
Un ange qui porte le salut sur terre,
Un doux réconfort à nos maux.
Une paix qui arrête toute guerre,
Un lac d'or dont les hommes
Quand ils sont captifs, ne veulent plus s'affranchir.
Une mer de joie, une montagne de vertu;
Un feu d'amour, un oubli de la haine.*

Le Tasse

Élisabeth : ses grands yeux semblaient des lacs bleu-vert qu'aucune tempête n'avait encore effleurés. Ils éblouissaient par leur lumière intérieure. Son nez s'avancait droit et son regard énergique lui donnait une physionomie expressive et tendre. De cet ensemble émanait une grâce pudique que rehaussait une belle chevelure brun-pâle. Elle avait de longues mains aux doigts effilés, comme offertes.

Son air modeste et fier montrait une âme qui semblait tout attendre de la vie. Sa grâce native lui faisait ignorer l'affectation. Sa spontanéité, son sourire n'étaient jamais hors propos.

Au marquis de Vaudreuil, elle apparut fraîche, gracieuse et pleine de promesses.

Après une bonne éducation et tout ce que sa mère lui apprit, car ceci était la coutume à l'époque, les mères enseignaient à leurs enfants. On sait que madame Bégon, elle-même, passait ses journées à instruire sa petite-fille.

Au début, l'écriture et la lecture, ensuite la géographie et l'histoire. Elle lui avait donné un maître pour la danse, le latin et les mathématiques.

Cependant, madame de Vaudreuil n'eut pas une éducation aussi poussée; on dit qu'elle faisait beaucoup de fautes dans ses écritures. Mais je crois que sa mère lui enseigna surtout la courtoisie, le soin des vêtements et l'entretien de la maison.

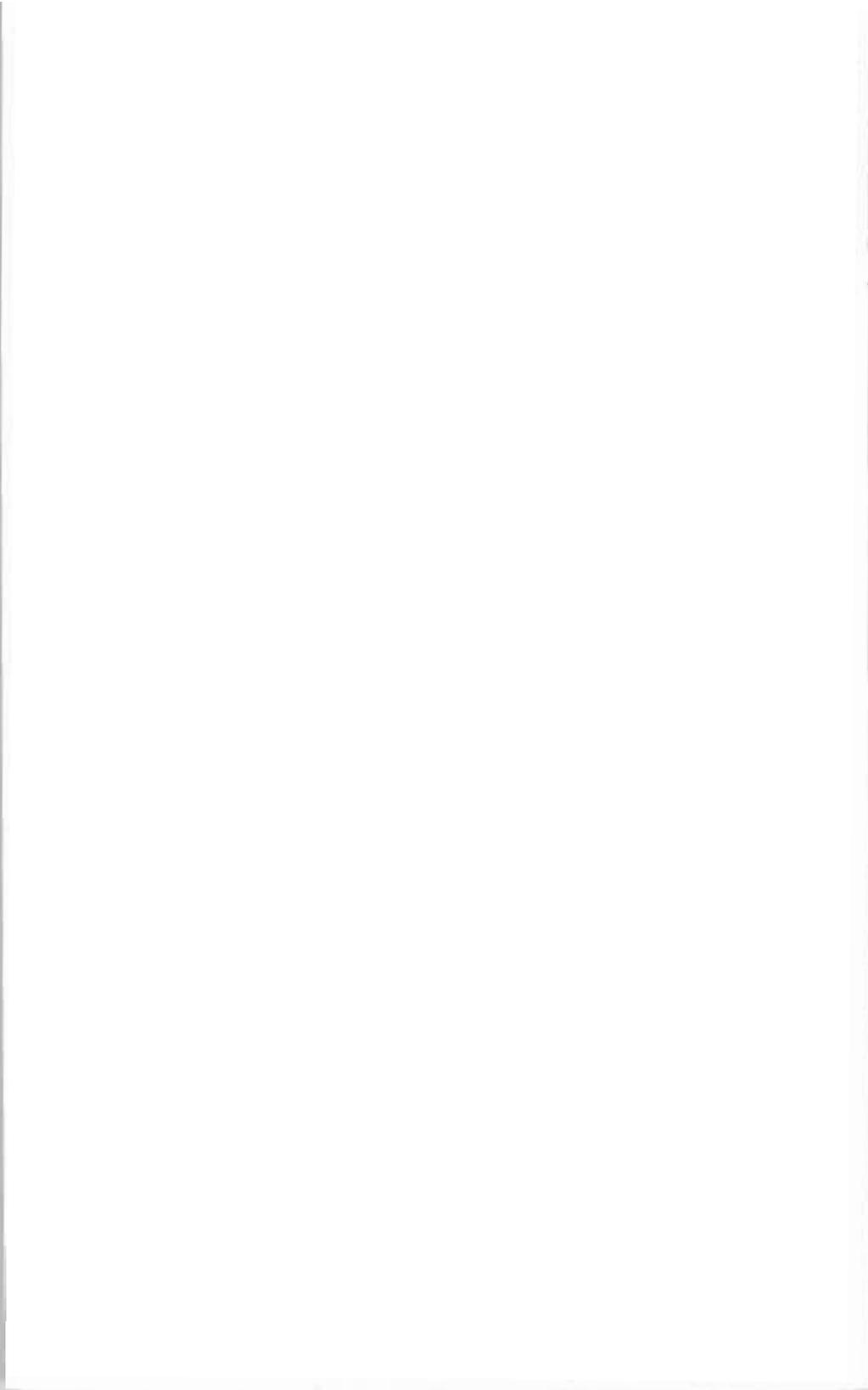
En plus de son intelligence et de ses bonnes manières, elle était très plaisante, affectueuse et d'une approche facile. C'était, dit l'annaliste des Ursulines, une jeune personne d'une vertu solide, d'un esprit supérieur et douée de toutes les grâces qui font le charme d'un cercle d'élite. Une sagesse rare tempérait la vivacité de son caractère et les attraits de sa figure étaient rehaussés par la plus naïve expression de modestie.

Louise Élisabeth fut remarquée par la société bourgeoise de Québec et surtout par Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil.

Chapitre IV

*Le marquis Philippe Rigaud
de Vaudreuil*

*Son mariage avec
Louise Elisabeth*



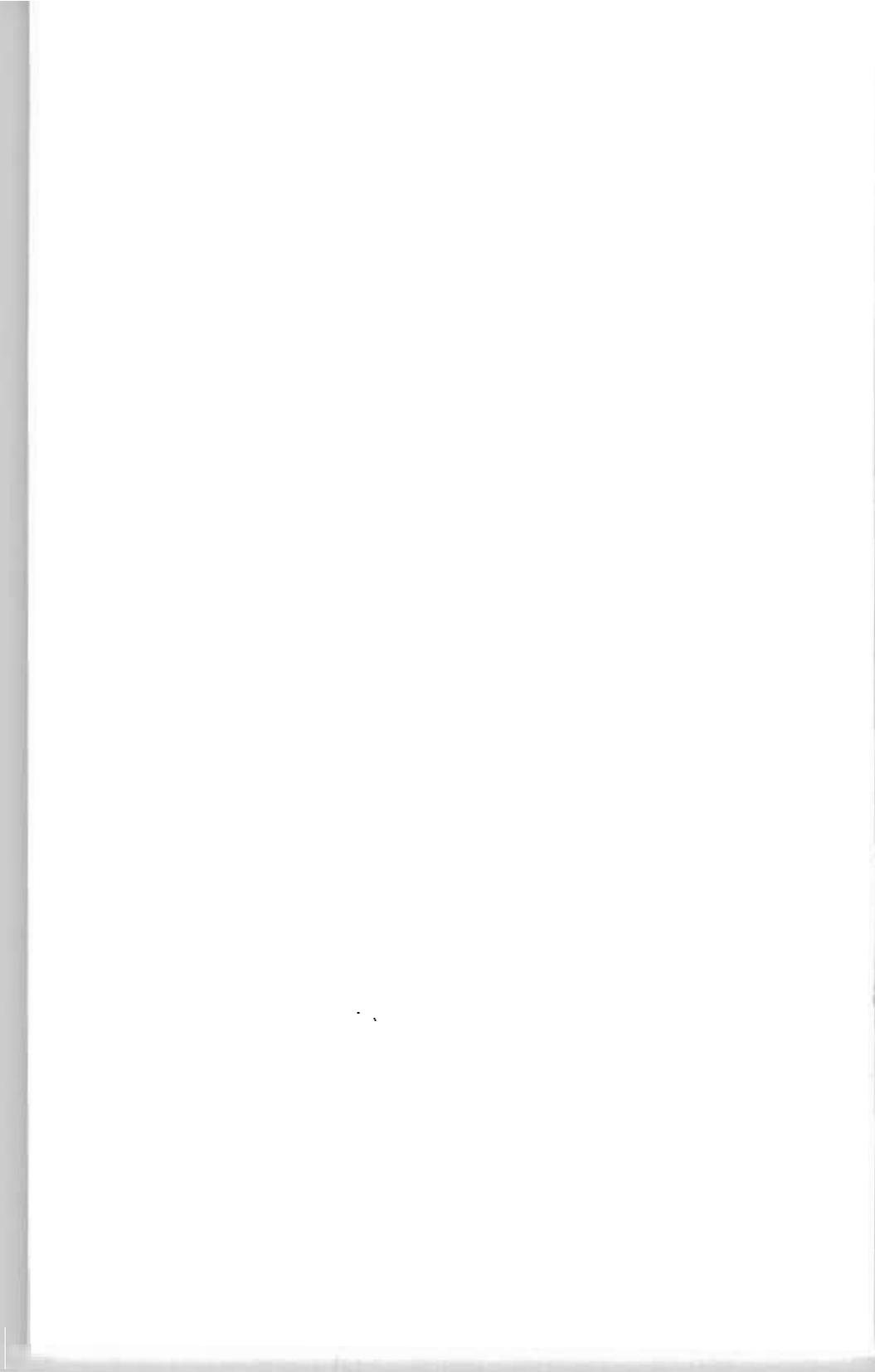


Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil

Né à Revel en 1643

Décédé à Québec le 10 octobre 1725

(Archives nationales du Canada, N° de nég. C 10614)



Le marquis Philippe Rigaud de Vaudreuil

Vaudreuil avait une formation militaire et humaniste. On lui avait appris à vivre, à converser, à plaisanter, à respecter les autres et à se montrer galant.

Lors de soirées chez le gouverneur, le marquis Philippe Rigaud de Vaudreuil admira Élisabeth, dont la gaieté était pour son âme un printemps perpétuel. Il voulut la courtiser et tôt la demanda en mariage. Elle avait seulement 17 ans.

Le marquis était alors commandant de Ville-Marie (Montréal). Il s'était distingué dans ses démêlés avec les Indiens et il était estimé de la population du fort. Il était le cinquième fils de Jean-Louis Rigaud, chevalier, seigneur et baron de Vaudreuil, d'Auriac de Cabagnal, du Faget, etc., et de Marie de Chateaufort. Il était né en 1643, probablement au château de Ravel.

Il vint en Nouvelle-France en 1687, comme commandant des troupes de la jeune colonie. Dès la même année, il participa à l'expédition mal avisée du gouverneur Denonville contre les Iroquois.

Il se distingua au siège de Québec par Phipps en 1690.

Fait capitaine de vaisseaux en 1695, il commanda, sous Frontenac, dans la campagne contre les Iroquois en 1696.

Il devenait gouverneur de Montréal en 1699.

Mariage du Marquis de Vaudreuil

avec Louise Élisabeth Joybert

*Que soupirer d'amour
Est une chose douce
Quand rien à nos vœux ne s'oppose!*

Molière

Il fallut fixer la date du mariage, surtout ne pas choisir un mercredi, jour néfaste, comme en témoigne un dicton bien connu alors :

*«L'épouse du mercredi est pire que la gelée blanche,
«L'épouse du mercredi conduit son mari à la ruine,
«L'épouse du mercredi ne jouit pas sous la courtine.»⁽¹⁾*

Le mariage, qui fut un événement pour la société bourgeoise et militaire, eut lieu le 21 novembre 1690. C'était un mardi, d'après le calendrier grégorien.

(1) Rodocanachi : La femme à l'époque de la Renaissance

Voici l'acte de mariage :

***Acte de mariage de Philippe R. de Vaudreuil,
Québec, 21 novembre 1690***

Le vingtuniesme jour du mois de Novembre de l'an mil six cent quatre vingt dix ayant bien voulu accorder pour bones raisons la dispense des trois bancs entre sieur philipes de Rigaud Chevalier et Seigneur de Vaudreuil Commandant toutes les troupes du Roy dans la nouvelle france fils de Jean Louis de Rigaud et dame Marie de Castel Verdun ses pere et mere de la paroisse de Vaudreuil Evesché de St Papoul d'une part. Et demoiselle Louise Elizabet de Joybert fille de deffunt pierre de Joybert Ecuyer Seigneur de Soulange et de Marson vivant Commandant pour le Roy a laccadie et dame Marie françoise Charretier ses pere et mere de cette paroisse et Evesché d'autre part. Sachant bien qu'il ny a aucun Empeschement Legitime Jean Evesque de Québec les avons mariés solennellement en presence de Monsieur le conte de Frontenac Gouverneur lieutenant gnal pour le Roy de la nouvelle france, de Monsieur de la Valliere son capitaine des gardes, de monsieur Lobiniere Lieutenant gnal de la prevosté de Quebec oncle de la dite demoiselle de Joybert de dame marie madeleine de lambert son épouse, comme aussi en présence de ladite dame de Marson sa mère qui ont signé.

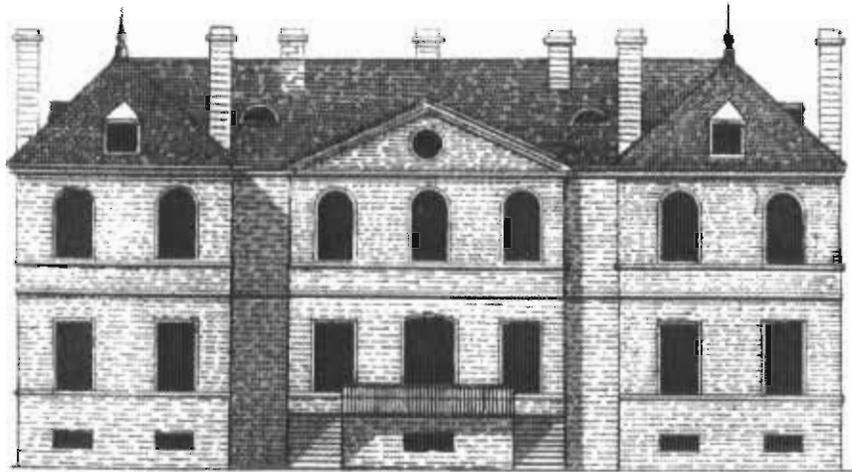
Philippe de rigaud de Vaudreuil. -- Louise Elizabeth de Joybert. -- Louis de Buade Frontenac. -- marie françoise Chartier. -- Marie Magdeleine Lambert. -- Michel le Neuf de la Valliere. -- R.L. Chartier de Lotbiniere. -- Jean Evesque de Quebec.

Source : La famille de Rigaud de Vaudreuil, P.-G Roy, Lévis 1938.

Pour le mariage, monsieur de Vaudreuil portait l'habit militaire, et Élisabeth avait une robe de couleur gaie avec beaucoup de dentelle au corsage et au bas des manches. Le tout d'un goût exquis. Le seul luxe qui paraissait était un collier de perles autour du cou. Un bandeau rattachait sur le dessus de la tête sa chevelure dont les boucles abondantes retombaient sur ses épaules. Elle portait un voile, ce qui était la coutume à l'époque.

La grand-mère d'Élisabeth était aux anges. Le contrat de mariage garantissait une dot de 12 000 \$ au marié, lequel reçut une somme de 5 000 \$ de sa belle-mère. Le couple s'aimait de cet amour fondé sur l'estime autant que sur les qualités extérieures qui, loin de s'éteindre par la possession, ne fait que s'accroître avec le temps.

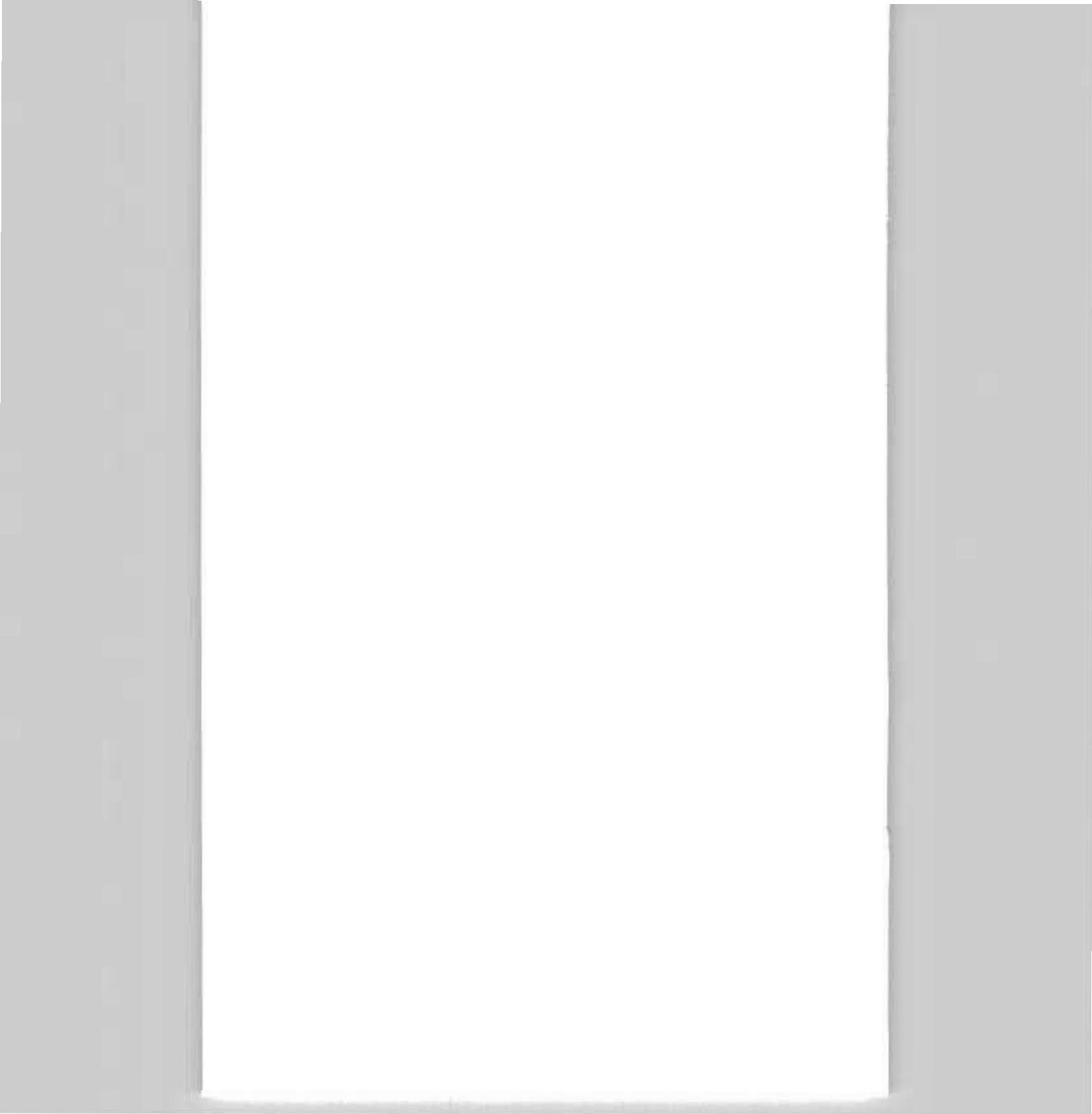
Le couple partit vivre à Montréal où Vaudreuil était commandant. En 1699, il fut nommé gouverneur de Montréal où ils vécurent, à ce titre, de 1699 à 1703. C'était un poste considérable. Par son activité, ses manières aimables et nobles, sa popularité parmi les soldats, tout rendait monsieur de Vaudreuil très digne de la situation.



Château-Vaudreuil

Résidence du gouverneur de Montréal

Archives nationales du Canada
N° de nég. C 6708



Dès leur arrivée à Montréal, Vaudreuil fit construire une maison qu'on appela par la suite le Château Vaudreuil qui, selon les écrits de l'intendant Bochart Champigny (1701), lui causa une grosse dépense.⁽¹⁾

Le Château Vaudreuil, érigé vers 1700 et surtout aménagé après 1721⁽²⁾, devint une demeure luxueuse et avait grand air. Certains même tiennent qu'il était le plus bel immeuble de Montréal.

Durant leur séjour à Montréal, les de Vaudreuil se prêtaient volontiers à servir de parrains aux nouveaux-nés des officiers des garnisons. C'est ainsi qu'ils eurent à remplir ce rôle au baptême de Marie-Marguerite, fille de Jacques Testard de Montigny, lieutenant des troupes, et de Marguerite D'Amours.

Peu de temps après la mort du sieur de Callières, gouverneur, le marquis de Vaudreuil fut nommé commandant général de toute la Nouvelle-France. Mais, il avait une grande ambition, celle de devenir gouverneur général de la Nouvelle-France.

On hésita à le nommer gouverneur, à cause de son mariage à Louise Élisabeth, car on craignait que les attaches qu'il avait dans la colonie et les nombreuses relations familiales de sa femme ne l'empêchent de gouverner avec impartialité. Mais Vaudreuil avait des influences en France, pour ne nommer que l'abbé Lechassier, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, à Paris. De plus, il jouissait d'une grande estime à Montréal, où il s'était montré compétent administrateur et bon défenseur.

(1) P.-G. Roy, op.cit. 35, Archives de Québec 1957-1958, 1958-1959.

(2) V.E.Z Massicotte, Bulletin des Recherches historiques, avril 1935, pp. 228-229.

Dans un projet d'attaque contre Boston, en 1702, Saint-Castin, proposant monsieur de Vaudreuil comme commandant, le décrivait : «Homme de guerre... pas prévenu de lui-même... capable d'écouter les ordres... Il a beaucoup de douceur dans sa manière de commander et est aimé. ⁽¹⁾

Madame de Vaudreuil était, aussi, beaucoup aimée; elle s'occupait des pauvres et lors de l'épidémie de variole en 1702, elle avait couru de grands risques pour soigner les malades.

Ne dit-on pas : *«Derrière un grand homme, il y a toujours une femme.»*

Enfin, le 1^{er} août 1703, le marquis de Vaudreuil vit son rêve se réaliser. Il était nommé gouverneur et lieutenant-général en Canada, Acadie, l'île de Terre-Neuve et les autres pays de l'Amérique Septentrionale.

Les lettres de nomination de monsieur de Vaudreuil, par plusieurs accidents, dont la prise du navire *La Seine* par les Anglais, n'arrivèrent à Québec qu'au mois de septembre 1705, soit plus de deux ans après sa nomination. Louise Élisabeth de Joybert-Vaudreuil devint alors la première dame du pays.

On sait que la marquise, née dans les forêts de l'Acadie, avait reçu une formation qui lui permettait de faire les honneurs du Château Saint-Louis aussi bien que les grandes dames de la cour. Sa distinction native, son jugement, sa bonté de cœur lui gagnèrent en peu de temps l'affection et le respect de tous.

Quant à Vaudreuil, le peuple de la Nouvelle-France se réjouissait de lui voir attribuer ce poste, car le nouveau gouverneur était populaire dans la colonie, et tous l'aimaient.

(1) Les Biens du Marquis de Vaudreuil à Montréal en 1725, Archives de Québec, 1957-1958, 1958-1959, p. 337.

Il avait su se montrer à la fois ferme et bon quand il était commandant des troupes et gouverneur de Montréal et il avait manifesté son intérêt à l'égard des pauvres et des malades; les Indiens lui étaient attachés. Il connaissait parfaitement les affaires du pays et, par son expérience et son courage, il pouvait rendre de grands services.

Vaudreuil était, par tempérament, prudent et réservé, mais avec les années, et à mesure qu'il se sentait plus sûr de lui, sa personnalité s'affirma davantage. Son esprit était clair et méthodique et, en cas de besoin, il pouvait recourir aux conseils d'officiers de valeur, tels Charles Le Moyne de Longueuil, Chabert de Joncaire et La Porte de Louvigny. Il était donc capable de gouverner la colonie avec sagesse et honnêteté, sinon avec éclat.⁽¹⁾

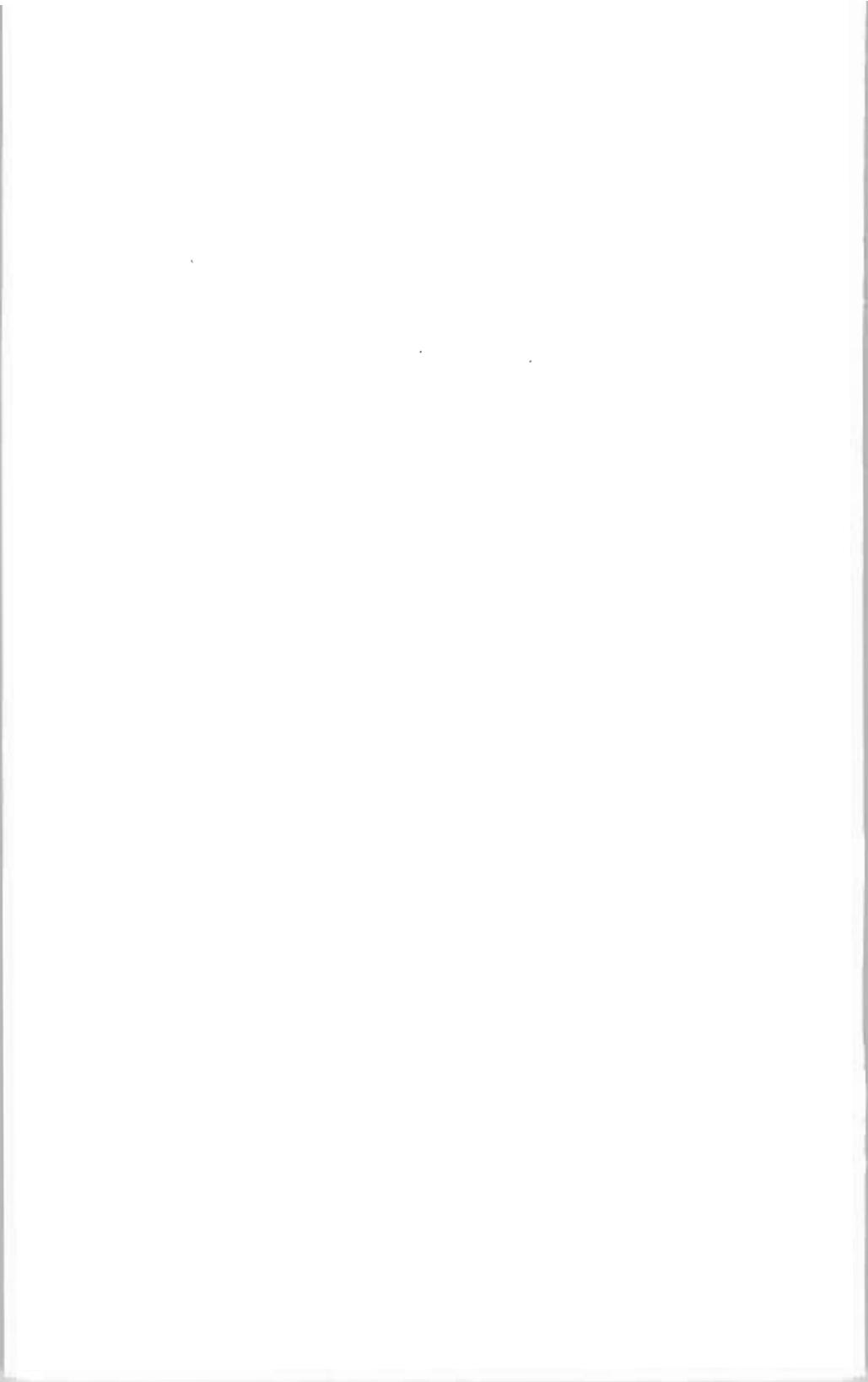
Philippe et Élisabeth formaient un couple exemplaire. Sans tomber passionnément amoureux de sa femme, Vaudreuil, sensible à la beauté alliée à la douceur d'Élisabeth, se montra toujours un mari plein d'égards. L'estime réciproque constitua vite le fondement solide de leur mariage.

Les célébrations de l'inauguration, le 5 octobre 1705, furent splendides.

En 1712, Vaudreuil devenait commandeur de l'Ordre de Saint-Louis et en 1721, il fut créé grand-croix de l'Ordre de Saint-Louis.⁽²⁾

(1) Dictionnaire biographique du Canada, page 593.

(2) Archives de Québec, 1957-1958, 1958-1959, page 338.

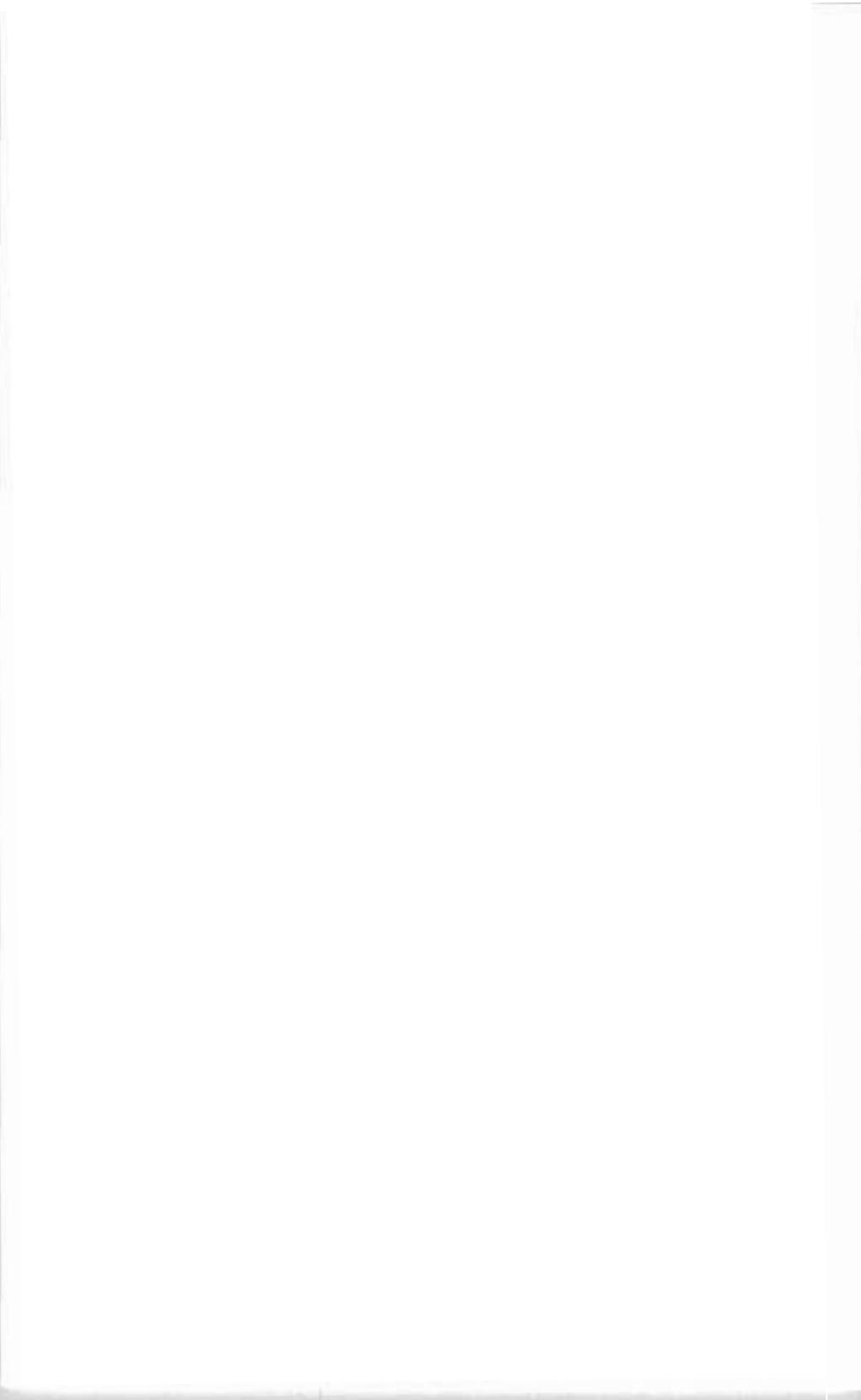


Chapitre V

La cour de France

*Rôle de Louise Élisabeth
à la cour de France*

*Éducatrice
des enfants royaux*



La cour de France

La cour, naturellement composée de ce qu'il y a de plus considérable dans la nation, est le lien nécessaire entre le peuple et le trône.

Le duc de Lévis

La cour, qui autrefois était un monde d'hommes, capitaines et serviteurs du roi, fut ouverte dès le début du XVI^e siècle aux femmes sous les Valois. Comme de vrai, une cour sans femme, c'est un jardin sans aucunes belles fleurs.

L'introduction des dames à la cour revient à une femme : Anne de Bretagne; celle-ci créa une maison de la reine dont les charges étaient partagées entre une dizaine de dames et une quarantaine de filles d'honneur.

La présence permanente des dames a transformé le caractère de la cour. Celle-ci a gagné en élégance et politesse.

Un proverbe toscan de l'époque de la Renaissance dit que «les hommes font les lois mais les femmes font les mœurs.»⁽¹⁾

Les femmes de la cour contribuaient à policer les mœurs des gentilshommes. Une coutume a fait d'elles des institutrices ou des courtisanes.

«Première institution du royaume, la cour mérite une juste compréhension. La probité oblige à se libérer des légendes tenaces qui encombrent son histoire».

(1) Jean-François Solnon-Fayard, *La cour de France*, Librairie Arthème Fayard, 1987.

Rôle d'Élisabeth à la cour

Si l'on considère qu'en Nouvelle-France, les femmes jouaient un rôle actif dans la société, on n'est pas surpris que Vaudreuil ait choisi sa femme pour le représenter à Versailles.⁽¹⁾

Vaudreuil n'avait pas seulement que des amis, il avait aussi des ennemis, des gens qui épiaient ses moindres faits et gestes, et qui faisaient des rapports à la cour de Versailles. Il avait donc besoin d'une personne à la cour qui pût surveiller ses intérêts, expliquer sa politique au ministre et la défendre au besoin.

Peut-être, le couple se souvenait-il des importants services que madame de Frontenac avait été capable de rendre à son mari, parce qu'elle était proche de la cour.

Cependant, il fallait que la marquise de Vaudreuil eut un poste à la cour de France.

On pense que le marquis et la marquise de Denonville, qui avait vécu à Québec et connaissaient les mérites de la marquise de Vaudreuil, furent loin d'être étrangers au choix que fit Louis XIV en sa faveur.

La mère de Louise Élisabeth était toujours en bons termes avec monsieur de Denonville, qui demeurait à la cour en qualité d'assistant-tuteur des enfants du grand Dauphin. On dit que c'est lui qui fit connaître les qualités de la marquise de Vaudreuil, tout spécialement à madame de Maintenon, la favorite de Louis XIV.

Le duc de Saint-Simon dit au sujet de sa nomination, dans ses mémoires : «Madame de Saint-Simon fit donner la place de sous-gouvernante des petits-enfants de Louis XIV, à madame de Vaudreuil qui était une femme d'un vrai mérite et qu'elle était fort au-dessus de son emploi».⁽²⁾

(1) Dictionnaire biographique du Canada

(2) Les Mémoires de St-Simon, vol. 4.

Il est probable que les deux familles ont joué un rôle.

En 1708, soit cinq ans après son entrée au château Saint-Louis, madame de Vaudreuil fut nommée assistante-gouvernante des enfants du duc de Berry. C'était un grand honneur.

C'est extraordinaire que, de notre lointain pays, cette dame se soit fait admirer dans le centre même de la politesse jusqu'à être choisie pour élever des princes. Louise Élisabeth fut hautement appréciée à la cour. Elle fit montre d'un grand jugement sur les événements et sur les hommes.

C'est donc tristement que madame de Vaudreuil dût quitter sa jeune famille et son cher mari pour s'isoler à la cour de Versailles où elle n'y avait jamais mis les pieds.

En dépit des périls de la navigation en temps de guerre et du peu de sûreté qu'offrait le navire marchand de 120 tonneaux, *La Bellone*, elle partit de Québec à l'automne de 1709.

La guerre de Succession d'Espagne entrainait dans sa phase cruciale et il fallait des troupes plus nombreuses et mieux pourvues dans la colonie pour parer à une éventuelle attaque des Anglais.⁽¹⁾

Son départ précipité s'explique apparemment par les multiples difficultés que rencontrait son mari, tant dans sa vie privée que dans sa vie publique.⁽¹⁾

Monsieur de Vaudreuil était assez diplomate pour évoluer avec finesse et assurance parmi les écueils rencontrés dans l'exercice de ses fonctions. On sait qu'il était brave à la guerre, mais il était inapte aux intrigues; il ignorait tout de la ruse et des petites subtilités.

(1) Dictionnaire biographique du Canada

La Bellone fut pris par un vaisseau anglais, mais madame de Vaudreuil fut traitée avec beaucoup de respect par les ennemis, et le commandant du vaisseau fit débarquer la marquise au Hâvre de Grâce.⁽¹⁾

(1) P.-G. Roy, *Petites choses de notre histoire*, vol. 4, p. 116

Éducatrice des enfants royaux

*Celui-là qui est maître
de l'éducation peut
changer la face du monde*

Leibnitz

Évoquons la pensée de monseigneur Dupanloup sur l'éducation :

«Cultiver, exercer, développer, fortifier et polir toutes les facultés physiques, intellectuelles, morales et religieuses qui constituent dans l'enfant la nature et la dignité humaines; donner à ses facultés leur parfaite intégrité; les établir dans la plénitude de leur puissance et de leur action..., telle est l'œuvre, tel est le but de l'éducation.»⁽¹⁾

Et encore : «L'éducation doit former l'homme et la femme, faire de l'enfant un homme, une femme, c'est-à-dire, lui donner un corps sain et fort, un esprit pénétrant et exercé, une raison droite et ferme, une imagination féconde, un cœur sensible et pur et tout cela dans le plus haut degré dont l'enfant qui lui est confié est susceptible».⁽¹⁾

Félix Antoine Philippe Dupanloup (1802-1878) prélat et homme politique, professeur à la Sorbonne, a fait preuve d'un esprit véritablement moderne en réclamant pour la femme une culture intellectuelle.

(1) Félix Antoine Philippe Dupanloup, *De l'éducation*, Paris.

Platon n'affirmait-il pas que : «C'est par l'éducation qu'on peut réformer la société et guérir les maux qui la tourmentent.»⁽¹⁾

Voilà, du Hâvre de Grâce où le navire anglais l'avait fait débarquer, la marquise se rendit immédiatement à Versailles et elle y fut accueillie avec bonté par madame de Maintenon qui la présenta au roi. On lui confia aussitôt l'éducation du jeune duc d'Alençon.

Elle s'acquitta de sa tâche avec tant d'intelligence et de tact que le jeune prince, son élève, étant mort, on la retint à la cour plusieurs années encore pour y élever les autres enfants du duc de Berry, les petits-enfants de Louis XIV.⁽²⁾

Le 4 juillet 1713, le ministre Pontchartrain informait monsieur de Vaudreuil que le mérite de sa femme, depuis qu'elle était en France, avait attiré cette nouvelle place de confiance. «Elle a eu de la peine à s'y déterminer, ajoutait-il, par le désir qu'elle avait d'aller vous rejoindre au Canada». Mais la bonne Canadienne est femme d'initiative, elle ne se décourage pas si facilement et elle affronte les difficultés avec une superbe endurance.

Madame de Vaudreuil devait reprendre ses élèves en tout ce qu'ils faisaient de malséant, d'indiscret ou d'incivil et les aider à les introduire dans le monde, à leur faire prendre l'air de la cour. Et, ce n'est pas peu dire puisque Voltaire disait que l'Europe a dû sa politesse et l'esprit de sa société à la cour de Louis XIV.

Comme ils étaient des jeunes enfants, madame de Vaudreuil devait aussi les amuser. Les petits princes jouaient au colin-maillard, aux osselets et aux cartes. Il y avait aussi les devinettes qui, selon la réponse, les précipitaient dans les flammes de l'enfer ou dans les douceurs du ciel. Mais le plus excitant des jeux, c'était encore les par-

(1) Dictionnaire encyclopédique Quillet

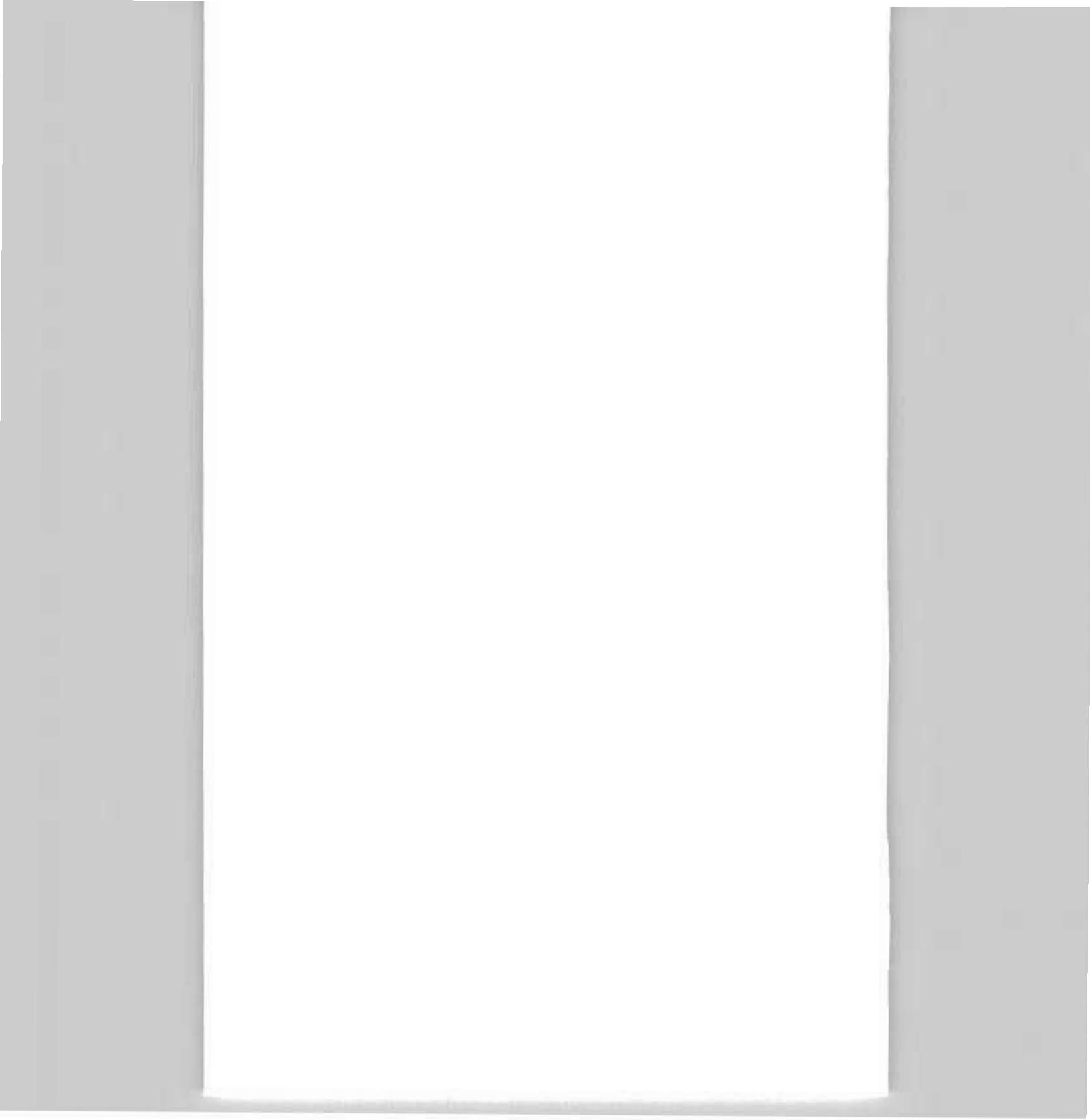
(2) Ernest Gagnon, Le Fort et le Château St-Louis, page 119.

ties de cache-cache dans leur bout du palais où ils pouvaient se cacher derrière les bahuts et les tapisseries.

La marquise avait aussi d'autres devoirs à la cour en dehors de l'éducation des enfants royaux, comme en font foi les faits suivants :

Madame la duchesse de Berry se blesse dans sa chambre, le samedi 6 juin, d'une fille qui ne vécut que douze heures. Le roi qui était à Rambouillet, nomma madame de Saint-Simon, à titre de duchesse, pour mener le petit corps à Saint-Denis et le cœur, au retour, au Val-de-Grâce.

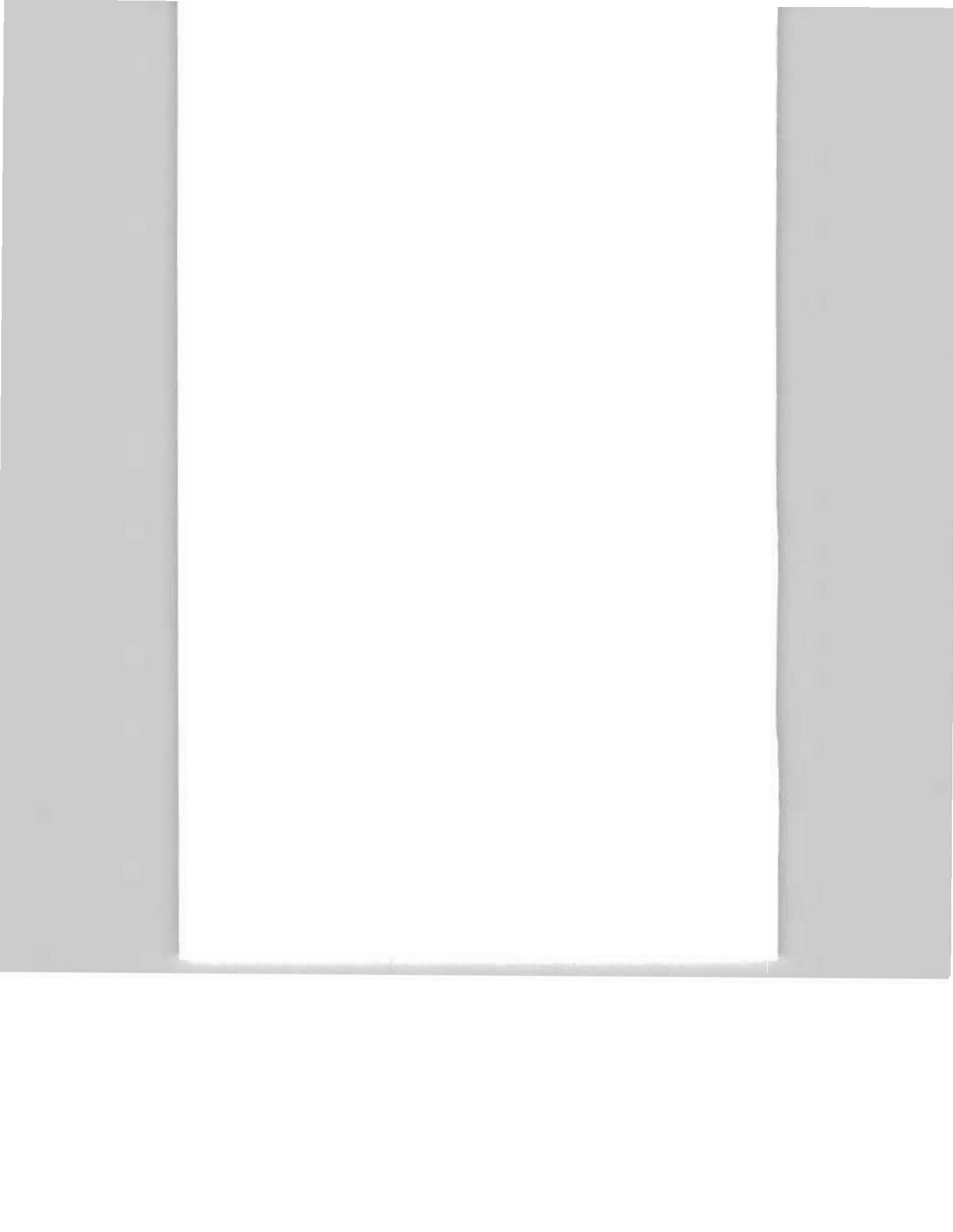
L'évêque de Séz, premier aumônier de feu monsieur le duc de Berry, était avec elle, à droite au fond du carosse, portant le cœur; le curé à la portière et, à l'autre portière, le petit corps. Madame Pompadour, gouvernante, et madame de Vaudreuil, sous-gouvernante, étaient au devant.



Chapitre VI

*Voyages du marquis de Vaudreuil
en France*

*Retour de la marquise
de Vaudreuil
en Nouvelle-France*



Voyages du marquis de Vaudreuil en France

À l'automne de 1692, monsieur de Vaudreuil s'embarquait pour la France où la mort d'un de ses frères nécessitait sa présence pour le règlement de sa succession. Les traversées, alors, duraient entre 27 et 33 jours.⁽¹⁾

À l'automne de 1697, monsieur et madame de Vaudreuil s'embarquaient pour la France, lit-on dans P.-G. Roy, *La Famille de Rigaud de Vaudreuil*, page 33.

Cela contredit d'autres auteurs qui affirment que Louise Élisabeth n'avait jamais traversé en France avant sa nomination à la cour.

Ce fut pendant son séjour en France que monsieur de Vaudreuil obtint la croix de Chevalier de Saint-Louis (1^{er} mars 1698). Monsieur et madame de Vaudreuil revinrent au pays, au printemps de 1698, sur la *Gironde*.

Vers 1710, durant l'absence de sa femme, le marquis de Vaudreuil, qui s'ennuyait beaucoup («*On peut rêver seul mais il faut être deux pour aimer.*»), voulut aller la voir. Cependant, ce ne fut qu'en 1714 qu'il put mettre son projet à exécution. Ainsi, le 19 mars de cette année, le ministre Pontchartrain informait monsieur de Vaudreuil qu'il lui accordait un congé pour venir en France. Monsieur de Ramesay devait prendre le commandement du pays pendant son absence.

Monsieur de Vaudreuil s'embarqua donc sur le *Héros*, à la fin de septembre 1714. Il revint au pays au printemps de 1716. Ainsi, il resta en France deux ans par amour et pour affaires.

(1) P.-G. Roy, *La famille de Rigaud de Vaudreuil*, Lévis, 1938, page 27.

Hélas, il revenait seul à Québec! On imagine qu'il a dû tenir à la marquise, en partant, des propos dans le genre de l'époque : «Ce rêve ne dura que ce que durent les rêves! Mais le cœur est toujours là qui parle! Écris-moi, car tes lettres sont comme une rosée du matin sur une terre aride.»

«On ne vit qu'où l'on aime et la patrie est là!»

Retour de la marquise de Vaudreuil en Nouvelle-France

La marquise de Vaudreuil était très utile à la cour pour la colonie et surtout, afin d'aider son mari et ses fils qui avaient besoin de la protection du roi pour être placés et ensuite avancer.

La réussite de ses enfants préoccupait Élisabeth non seulement parce qu'elle les aimait, mais aussi, parce qu'elle voyait en eux des instruments de puissance et des atouts politiques.

Cependant, voyant l'âge et la maladie miner son mari, elle décida, en 1721, de repasser en Nouvelle-France.

Le 27 avril 1721, le Conseil de marine donnait instruction à monsieur de Beauharnois, intendant à Rochefort, de mettre à la disposition de la marquise de Vaudreuil qui passait au Canada avec deux de ses filles, une gouvernante et une femme de chambre, la chambre du capitaine et la moitié d'une autre chambre.

Sa situation avait beaucoup changé depuis le jour où, coloniale à peu près inconnue, elle était débarquée en France en 1709. Grande dame, elle fit le voyage de retour à bord du vaisseau du roi dans le confort du logement du capitaine.⁽¹⁾

Son comportement avait également évolué au cours des ans : ceux qui l'avaient connue auparavant avaient loué sa modestie; maintenant, c'était une personnalité et elle le montrait!

(1) Dictionnaire biographique du Canada, page 313.

Elle revenait au pays avec la gloire d'avoir éduqué les princes de France. Elle avait donné entière satisfaction au roi et à ses fils et avait acquis un crédit dont le pays profita grandement. Elle avait obtenu la protection de la cour pour ses fils et pour beaucoup d'autres concitoyens.

Je cite une lettre de monsieur de Vaudreuil au ministre en date du 25 octobre : Madame de Vaudreuil m'a informé que vous avez eu la bonté de demander pour le Sr de Cavagnal, mon fils, le commandement des troupes. Permettez-moi de vous en faire mes très humbles remerciements.⁽¹⁾

Soit dit en passant : son mari et ses enfants furent très heureux de son retour.

La marquise retourna pour un bref séjour en France, en 1723, lorsque le nouveau ministre, Jean-Frédéric de Maurepas, remplaça le Conseil de Marine qui avait administré les colonies depuis la mort de Louis XIV. Apparemment, elle voulait s'assurer que sa famille n'aurait pas à souffrir du changement de régime.

Elle revint dans la colonie l'année suivante. Elle s'embarqua le 24 juillet 1724 sur le *Chameau*, navire commandé par monsieur Meschin.

Le 29 octobre 1724, elle racontait son voyage au ministre et lui demandait des faveurs pour ses fils et ses amis.

«J'aurai l'honneur de vous dire, Monseigneur, qu'on ne peut faire de traversée plus longue et plus pénible que celle que nous venons de faire. J'y ai à la fin succombé et suis tombée bien malade dix jours avant que d'arriver et j'ai été encore deux jours alitée ici et à peine ai-je encore la force de me soutenir. Permettez-moi, monseigneur, de vous faire mon très humble remerciement des bontés dont

(1) P.-G. Roy, La Famille de Rigaud de Vaudreuil, Lévis 1938, page 118.

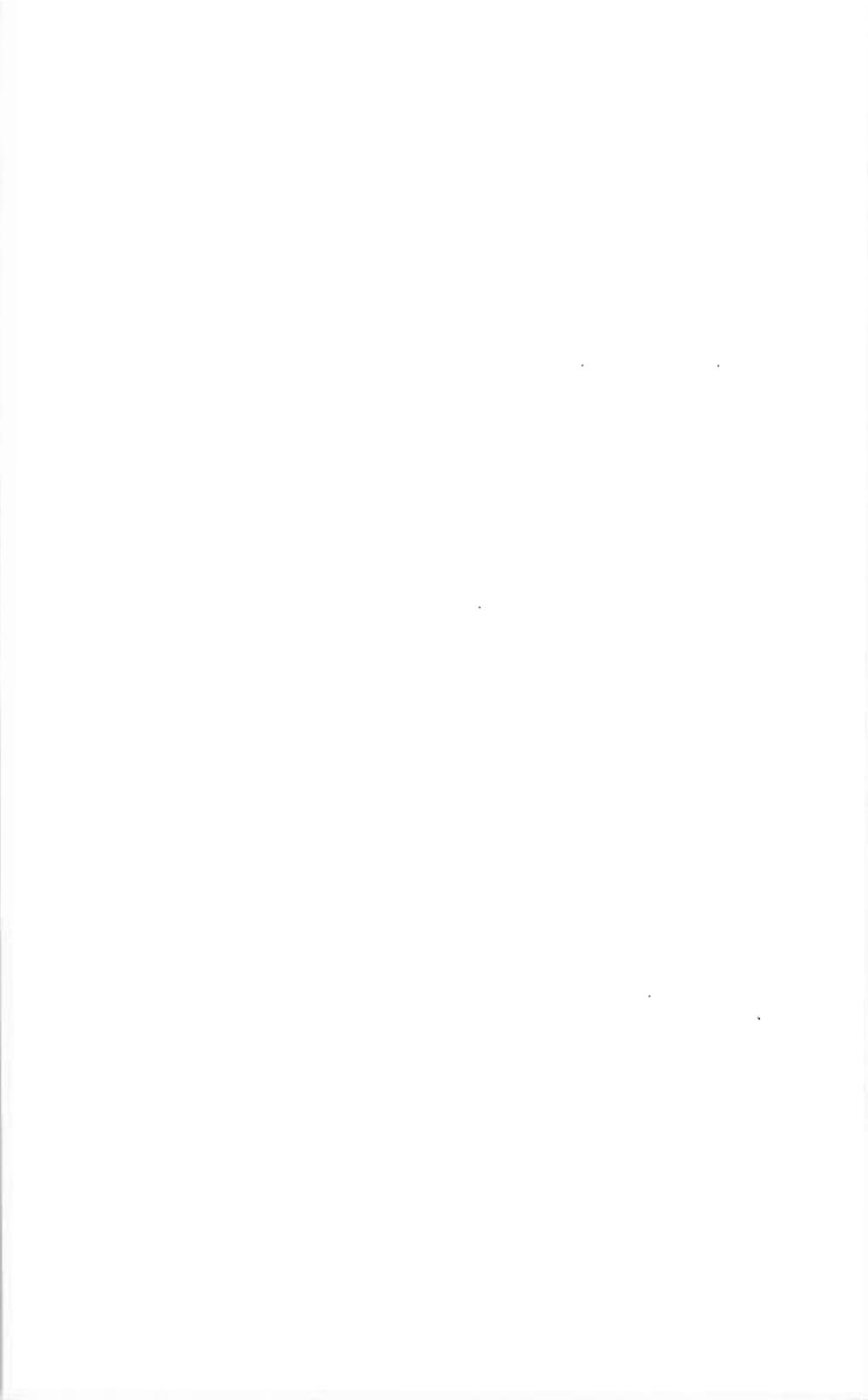
vous m'avez honorée et donné tant de preuves et de vous en demander la continuation et l'honneur de votre protection pour ma famille et pour moi qui, en vérité, en ai grand besoin.

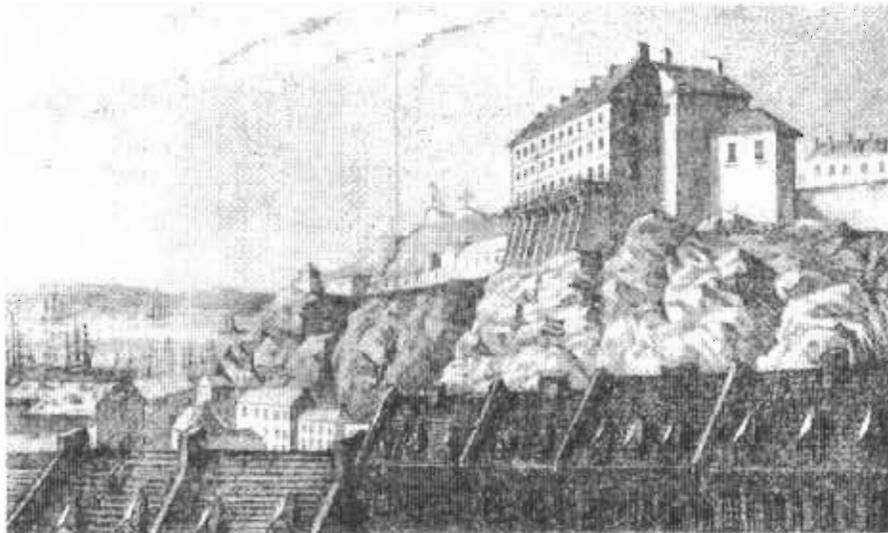
«J'ai trouvé M. de Vaudreuil endetté de trente mille francs depuis mon départ et n'ai pas de quoi faire venir nos provisions pour l'année prochaine. Les émoluments de ce gouvernement ne valent pas un écu quoique les appointements soient considérables. Une maison de quarante personnes, une table de quatorze couverts entretenue toute l'année soir et matin et de vingt-cinq à trente couverts tous les automnes pour plus de dix mille francs de gages, de bois et de blanchissage. Tous ces articles, monseigneur, consomment bien le revenu joint à une nombreuse famille qui nous coûte beaucoup.

«Dieu merci, M. de Vaudreuil est dans la plus parfaite santé du monde, malgré toute la peine qu'il a eue depuis le mois de mai jusqu'au mois d'août qu'il a été à Montréal où tous les jours depuis quatre heures du matin jusqu'à neuf heures du soir il a été occupé à des conférences continues avec des Sauvages.⁽¹⁾

«Il est assez heureux pour que tout lui réussisse pour le bien du service. J'espère, monseigneur, que vous aurez la bonté de faire valoir les siens et lui procurer de sa Majesté les marques d'honneur accordées à tous les gouverneurs de Province, et dont il y en a nombre qui n'ont pas plus de service ni de naissance que lui. Au reste, monseigneur, il est bien flatté de la manière polie et gracieuse dont vous lui faites l'honneur de lui écrire. Il a celui de vous en faire ses très humbles remerciements et je prends la liberté de vous en faire aussi les miens».⁽²⁾

(1 et 2) P.-G. Roy, *La Famille de Rigaud de Vaudreuil*, Lévis, 1938, page 47.

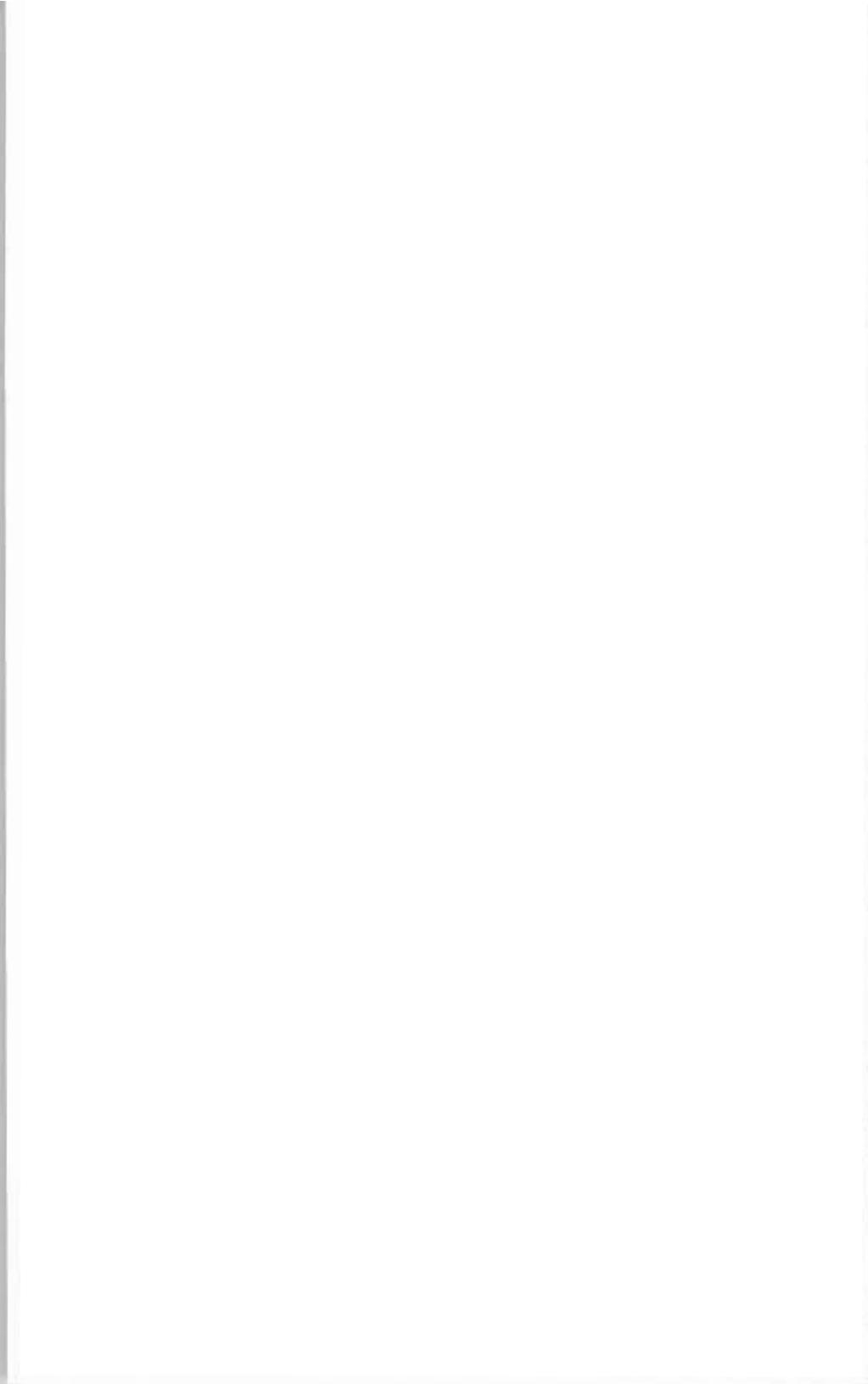




Château Saint-Louis de Québec

Résidence du gouverneur

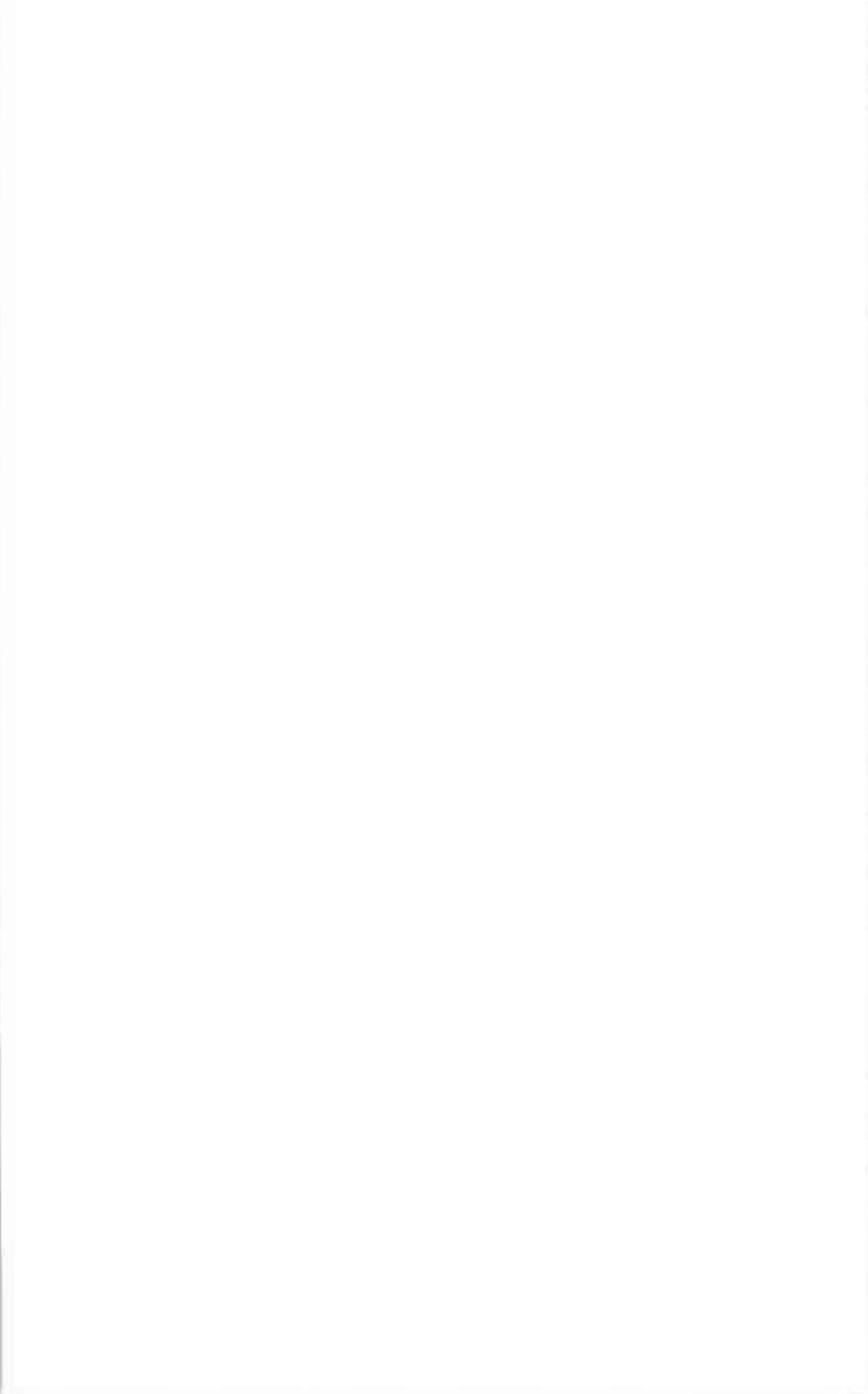
Archives nationales du Canada
No de nég. C 1087



Chapitre VII

Décès du marquis de Vaudreuil

*Retour définitif en France
de la marquise*



Décès du marquis de Vaudreuil

Madame de Vaudreuil se faisait illusion sur la santé de son mari puisqu'il décéda moins d'un an plus tard, à Québec, le 10 octobre 1725, à l'âge de 82 ans. Il fut inhumé dans l'église des Récollets.

Il exerçait les fonctions de gouverneur général depuis le 26 mai 1703, et il était au Canada depuis 1687.

Le cœur du gouverneur de Vaudreuil fut envoyé en France pour être inhumé dans la chapelle de ses ancêtres à Revel, ainsi qu'en fait foi l'acte suivant tiré des registres de Revel :

L'an 1728, le 12 août, avons enterré le cœur de hault et puissant seigneur Philippe de Rigaud, chevalier, marquis de Vaudreuil, seigneur de Dreuil et de Cavagnal, grand-croix de Saint-Louis, gouverneur et lieutenant-général de la Nouvelle-France, mort à Québec le 9 (10) octobre 1725, dans la chapelle et sépulcre de ses ancêtres.

*Acte de sépulture
de Philippe R. de Vaudreuil
(Québec, 13 octobre 1725)*

Le treizième octobre de l'an mil sept cent vingt cinq a été inhumé dans l'église des R.P. Recollets de cette ville par Monseigneur l'Evêque après le service fait dans l'église paroissiale le corps de haut et puissant Seigneur Philippe de Rigaud Marquis de Vaudreuil Lieutenant general et gouverneur de toute la nouvelle france décédé le 10 du même mois dans la communion de Notre Mère Ste église après s'être confessé et avoir reçu le st Viatique et l'extrême onction âgé de environ quatre vingt deux ans furent presens Mr Begon Intendant Mr de Longueuil Commandant général Mr de la Corne major des troupes et un grand nombre d'autres.⁽¹⁾

Plante ptre.

(1) Opus citatus, p. 185

Retour définitif en France de la marquise

Comme quatre de ses fils faisaient leur service dans la mère-patrie et qu'une de ses filles y était mariée, la marquise de Vaudreuil décida de repasser en France, comptant bien sur le prestige dont elle jouissait à la cour pour obtenir une pension du roi. Donc, le 31 octobre 1725, elle s'embarqua sur *Le Reine des Anges*.

Le jour-même de son départ, messieurs de Longueuil et Bégon, administrateur et intendant de la colonie, écrivaient au ministre :

«Nous avons témoigné en tout ce qui a dépendu de nous à madame la marquise de Vaudreuil qui passe en France sur le *Reine des Anges* notre sensibilité sur la perte qu'elle a faite; nous vous supplions très humblement de vouloir bien lui accorder les grâces que méritent les anciens services de monsieur le marquis de Vaudreuil.»

Madame de Vaudreuil représente au ministre que son mari qui était d'une des plus anciennes noblesses de Languedoc après 61 ans de services dont 23 en qualité de Gouverneur-général du Canada l'a laissée sans biens avec 9 enfants dont 6 garçons et 3 filles.⁽¹⁾

«Les six garçons sont dans le service. L'aîné est lieutenant de vaisseau dès l'année 1713, qui ne demande pour toute grâce que son avancement. Le deuxième, capitaine au régiment du Roy Infanterie, auquel son père faisoit 2,000 L de pension. Le troisième, sous-aide major aux gardes françoises, auquel son père faisoit aussi 1,200 L de pension. Le quatrième, major des troupes en Canada. Le cinquième, capitaine dans les dites troupes. Et le sixième, qui était enseigne aux Gardes, auquel sa Majesté a accor-

(1) Op. cit., p. 50.

dé une compagnie à St-Domingue ne pouvant se soutenir dans le service de la France.⁽¹⁾

«A l'égard de trois filles, il y en a une mariée qui a besoin aussi bien que les deux autres âgées de 17 et 18 ans qui restent à pourvoir.»⁽¹⁾

«Elle a encore à sa charge une sœur de feu son mari à qui il faisoit une pension de 300 L.»⁽¹⁾

«Elle est aussi chargée de sa mère âgée de 82 ans qui a perdu son bien par le système.»⁽¹⁾

Madame de Vaudreuil demande une pension de 3,000 L sur le gouvernement et de pareille somme sur le Trésor Royal pour elle et ses filles, des pensions pour ses deux fils qui servent l'un dans le régiment du Roy et l'autre dans les Gardes pour pouvoir se soutenir dans le service et une compagnie à St-Domingue pour son sixième fils.⁽¹⁾

La marquise de Vaudreuil avait encore des amis à la cour. Ils l'aidèrent auprès du ministre et, le 11 janvier 1726, le conseil de marine informait madame de Vaudreuil qu'une pension de 3000 livres lui était accordée, à prendre sur les appointements de m. de Beauharnois, successeur de son mari et une compagnie à St-Domingue à son fils qui étoit enseigne aux Gardes.⁽¹⁾

Elle avait espéré qu'en considération de toutes les pertes qu'elle avait faites que Sa Majesté lui accorde des pensions pour ses filles afin de les entretenir suivant leur condition et les établir convenablement dans la province de leur père.⁽¹⁾

Outre le malheur de la mort de son mari, la marquise avait perdu plus de 1,500 L de provisions qu'elle faisoit passer en France sur le vaisseau *Le Chameau* qui a péri à la mer. Joint qu'il lui en a coûté considérablement pour son passage en France et de 17 domestiques sur des

(1) Opus cit. pp. 51-52.

vaisseaux marchands, qui ne lui auroit rien coûté si le vaisseau était arrivé à bon port. Et pour surcroît, elle a beaucoup perdu sur la vente de ses meubles et effets, ayant este obligée de donner sa vaisselle d'argent à 45 L le marc.⁽¹⁾

Les deux demoiselles de Vaudreuil, qui étaient demeurées en Nouvelle-France, allèrent rejoindre leur mère à Paris à l'automne de 1726.

Le 14 mai 1726, le ministre avait recommandé à l'intendant Bégon, qui devait retourner en France par le même vaisseau que les demoiselles de Vaudreuil, de les traiter comme ses propres filles.

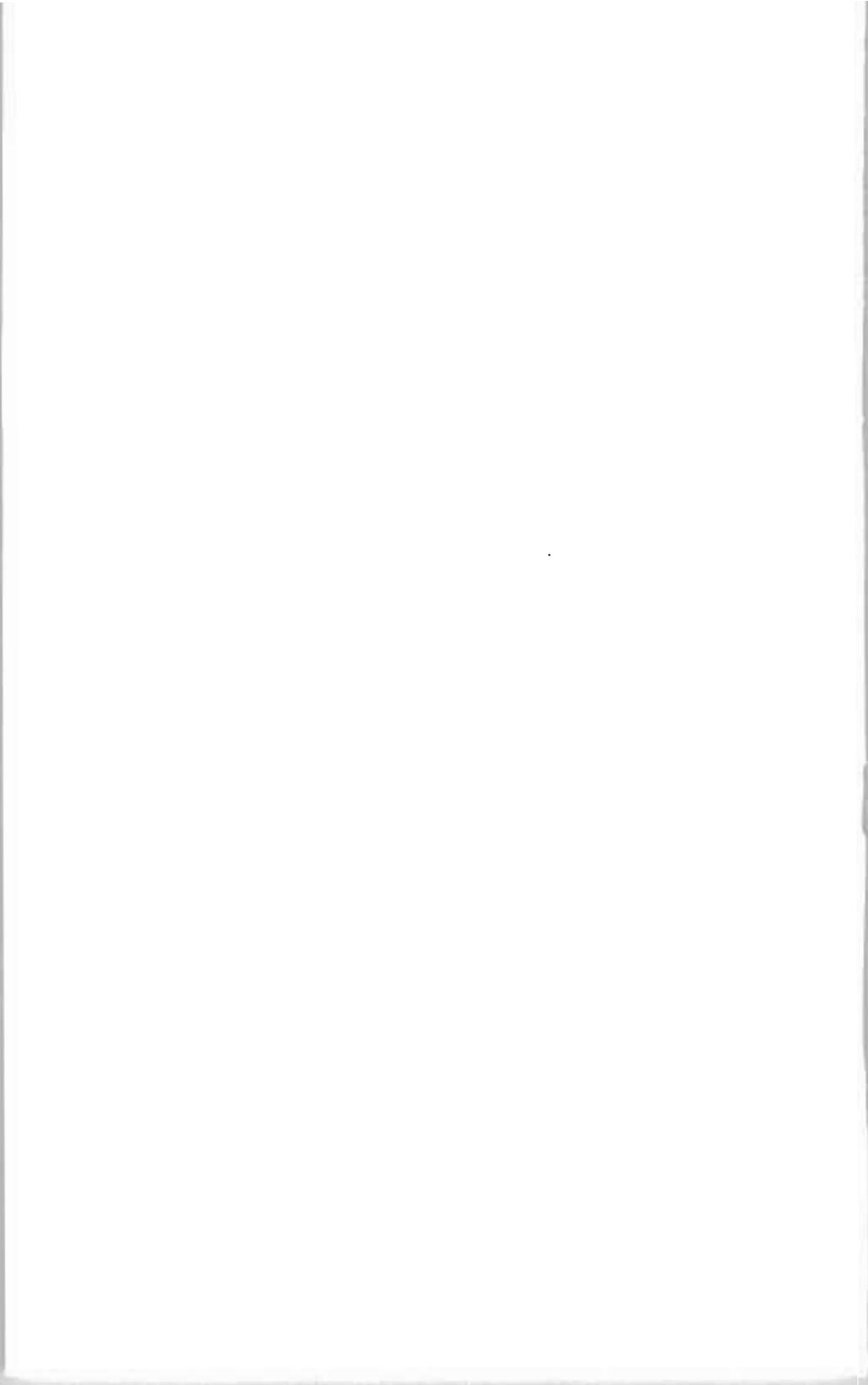
Le 3 décembre 1726, le Conseil de marine pria M. Bégon de remercier sa femme de son attention envers les demoiselles de Vaudreuil pendant la traversée.

Madame de Vaudreuil s'installa à Paris où habitaient déjà trois de ses fils et sa mère. Cette dernière mourut à Paris en 1732.⁽¹⁾

Le marquis lui avait laissé peu de fortune, mais avec sa pension de 3,000 L et la location au gouvernement de sa maison de Montréal pour la somme de 1,500 L et d'autres rentes qui lui venaient des domaines du Languedoc, il semble qu'elle ait vécu dans un certain confort.

Elle garda des relations avec ses amis du Canada et continua de s'intéresser activement à la carrière de ses fils.

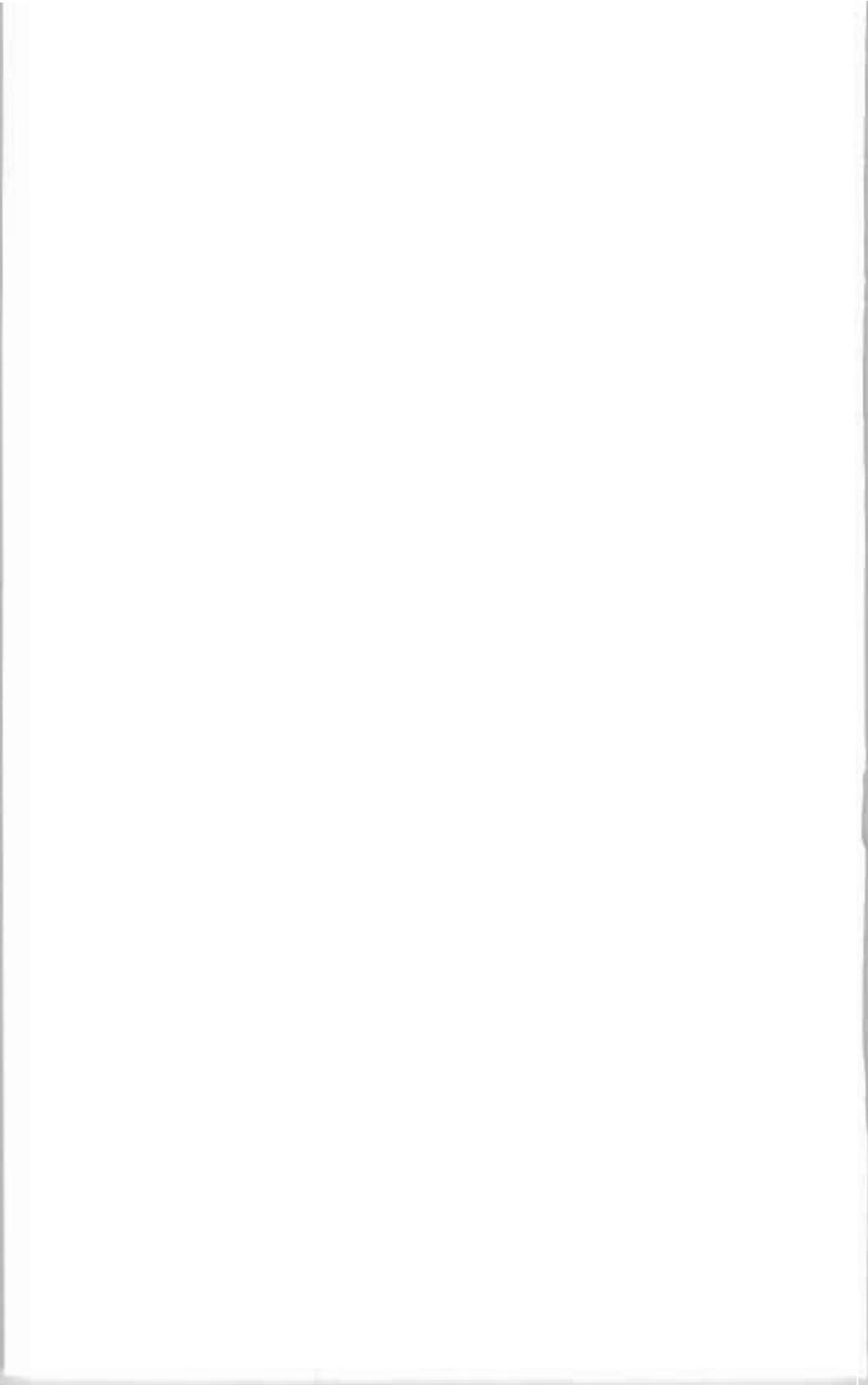
(1) Dictionnaire biographique du Canada, page 313.



Chapitre VIII

*Influence de la marquise
de Vaudreuil*

*Décès de la marquise
de Vaudreuil*



Influence de la marquise de Vaudreuil

Être à la cour, reconnaît la marquise de la Tour du Pin, résonnait comme une parole magique. La réussite d'une carrière, le succès d'une alliance dépendait souvent de ce sésame prestigieux qui ouvrait aussi les salons de la ville. Les ministres et les maîtresses du roi étaient des gens influents, plus efficaces que les membres de la famille royale.

Solliciter n'était pas de tout repos. Il fallait obtenir l'appui de personnes réellement influentes. Un caractère conciliant aidait à arriver à ces fins.

Les pensions accordées sans requête étaient rares. Chacun devait venir à la cour solliciter les bontés du roi.

Ainsi, Louis XIV récompensait le service du roi et l'assiduité à sa cour. On sait qu'il mourut le 1^{er} septembre 1715.

Madame de Vaudreuil réussit très bien à Versailles. Elle gagna rapidement l'amitié de Jérôme de Pontchartrain (Phélypeaux), ministre de la marine; cet homme puissant manifesta dès lors un grand intérêt au sort de la famille Vaudreuil.

En 1717, la marquise de Vaudreuil demandait au comte de Toulouse de permettre à son mari d'établir un poste au Témiscamingue. Elle écrivait :

«La marquise de Vaudreuil supplie très humblement votre altesse Sérénissime de bien vouloir accorder au marquis de Vaudreuil son époux la liberté d'établir un poste aux Témiscamings qui sont dans le nord des Nipissings le long de la grande rivière et de luy accorder la propriété du commerce de ce poste depuis Mataouan avec la liberté d'aller chercher des vivres aux Nipissings.

Source : J.-F. Solnon-Fayard, *La Cour de France*, Librairie Arthème Fayard, 1987.

«Ce poste ou on envoyoit un commandant et quelques soldats augmente considérablement le commerce du Canada en ce qu'il seroit aisé par ce moyen de rallier tous les Sauvages de ces costez qui se sont dispersez depuis la guerre, même terminer celles qui pouvoient estre entre eux et les détourner d'aller porter aux anglois leurs castors gras et secs et leurs menues pelleteries qui sont les plus belles du Canada.

«Le commandant de ce poste pourroit séjourner à Mataouan et dans le temps que les voyageurs vont et viennent leur faire représenter leurs congez et les arreter en cas de contravention.

«Comme il n'y a qu'environ trente lieues de traverse par terre de Temiscaming à Nipissing, le meme commandant pourroit facilement gouverner ces deux postes; il seroit meme utile que cela fut ainsy parceque pour attirer les témistamings il faut avoir du bles d'inde pour les nourrir, on y en trouve en abondance à Nipissing.

«Ce commandant pourroit aussy empêcher la traite d'eau de vie qui s'y fait quelquefois avec un très grand désordre par les coureurs de bois.»⁽¹⁾

(1) Archives de la province de Québec.

Madame de Vaudreuil se servait avec intelligence de son influence dans le domaine politique, en recommandant la nomination et la promotion de différents Canadiens et en groupant ainsi autour d'elle et de son mari toute une clientèle de protégés.

En premier lieu, elle obtint la permission d'examiner les plaintes que Pontchartrain avait reçues contre Vaudreuil et fut alors en mesure d'identifier les ennemis de son mari et de démasquer les complots et les intrigues que l'on ourdissait contre lui. Elle exposait l'état des affaires du Canada, elle expliquait la judicieuse politique de Vaudreuil et surtout combattait les dénonciations de ses adversaires.

C'est avec une colère impuissante que les anciens ennemis du gouverneur la voyaient consolider la position de son mari.

«Elle dispose de tous les emplois du Canada» écrivit Ruelle d'Auteuil, depuis longtemps la bête noire de Vaudreuil. Elle écrit de toutes parts dans les ports de mer des lettres magnifiques du bien et du mal qu'elle peut faire auprès de Pontchartrain, elle offre sa faveur, elle menace de son crédit; ce qu'il y a de plus certain (...) c'est qu'elle imprime beaucoup de terreur et qu'elle impose silence à la plupart de ceux qui pourraient parler contre son mari». ⁽¹⁾

Nous avons donc notre *dame de Maintenon*!

Denis Riverin, un autre mécontent, se plaignait en ces termes : «À présent tout est avily, et ce n'est plus qu'une femme qui règne tant présente qu'absente». ⁽¹⁾

(1) Dictionnaire biographique du Canada, page 313.

Madame la Marquise avait tant de succès à se faire des amitiés à la cour qu'«ils» ont pris les moyens de la garder en France jusqu'en 1724. Intelligente, agréable et tenace, elle a conquis à Versailles la puissante protection de Pontchartrain, appui dont elle use au bénéfice de son mari et de sa famille. ⁽¹⁾

On sait que le marquis de Vaudreuil fut fait commandeur surnuméraire de l'ordre de Saint-Louis, le 18 juin 1712. Le 4 avril 1721, il recevait la grand-croix de l'ordre de Saint-Louis. On ne peut nier ici l'influence de la marquise. Ses fils, aussi, reçurent des promotions dans l'armée et dans la marine. Madame de Vaudreuil aida un bon nombre de ses concitoyens comme en témoignent les faits suivants:

La Vérendrye se distingua à la sanglante journée de Malplagnet dans les Flandres, le 11 septembre 1709, sous le Maréchal de Villars. Il y reçut une balle et huit coups de sabre, et pour sa vaillance fut nommé lieutenant sur le champ de bataille. Mais cette nomination ne fut pas ratifiée par le roi faute de moyens pour payer la solde du nouvel officier. Par bonheur, madame de Vaudreuil, l'épouse du gouverneur de la Nouvelle-France, se trouvait à Paris à cette époque; elle réussit à lui procurer un brevet d'enseigne. Et la Vérendrye revint au Canada pour y épouser sa fiancée le 29 octobre 1712. ⁽²⁾

(1) Gustave Lanctot, Histoire du Canada, page 15.

(2) Alphonse Fortin, Les grands noms oubliés de notre Histoire, , Fides, 1945, page 235.

Voici un autre fait : Paul d'Ailleboust de Périgny, seigneur, officier dans les troupes de la marine, en 1692, à l'époque où son frère, Pierre d'Ailleboust d'Argenteuil était dans l'Ouest, Paul servait en Acadie et en 1713, grâce à une recommandation de la marquise de Vaudreuil, il fut nommé capitaine.

Et cet autre : Christophe Dufrost de la Jemerais, neveu de Pierre Gaultier de La Vérendrye et son «second» dans l'entreprise de la découverte de la «Mer de l'Ouest», remplaça son oncle au fort Saint-Charles. Le 9 mars 1734, il est nommé enseigne en second à la suite des instances de madame de Vaudreuil. ⁽¹⁾

Enfin, en 1712, madame de Vaudreuil demanda pour Porneuf, fils du baron de Bécancour, le commandement d'une compagnie. Cette requête fut confirmée l'année suivante par le gouverneur-général lui-même qui intervint en sa faveur «en considération de ses services et de ce qu'il lui est fort utile sachant parfaitement la langue des Sauvages abenaquis». ⁽²⁾ Cependant, Louise Élisabeth n'obtint pas toujours ce qu'elle demandait.

Voici un détail amusant. On pense que madame de Vaudreuil avait peut-être pris des airs de grandeurs à la cour de France. Elle voulut faire rénover le Château Saint-Louis. Monsieur Chaussegros de Léry, ingénieur en chef diversement apprécié comme administrateur technique, eut de sérieuses divergences au sujet des travaux de rénovation du Château Saint-Louis; Philippe de Rigaud de Vaudreuil critiqua l'ingénieur, allant jusqu'à laisser entendre qu'il était menteur. Voulant pratiquer des économies au bénéfice de la couronne, il refusa d'approuver les rénovations extravagantes qu'avait proposées la marquise de Vaudreuil, en 1723-1724.

(1) Dictionnaire biographique du Canada.

(2) Dictionnaire biographique du Canada.

Intelligente et extrêmement ambitieuse, elle a consacré toute son énergie à servir les intérêts de sa famille et ceux de son pays. Vaudreuil et ses fils lui doivent en partie le succès de leur carrière. ⁽¹⁾

(1) Dictionnaire biographique du Canada, p. 313.

Décès de la marquise de Vaudreuil

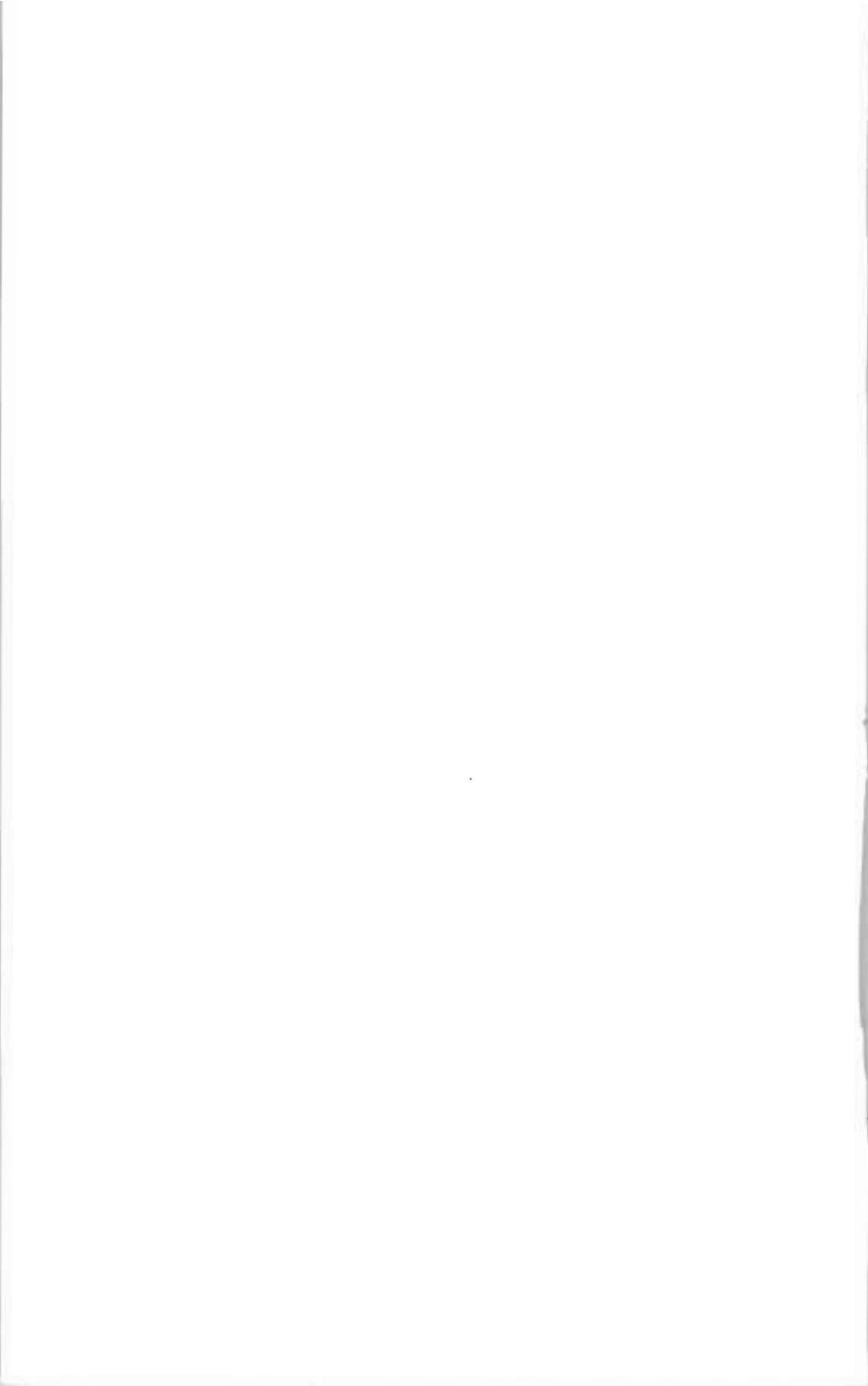
La marquise de Vaudreuil décéda à Paris, à la fin de janvier 1740, après une brève maladie.

Le chanoine Hazeur de l'Orme, qui vivait à Paris depuis plusieurs années et qui était en relations constantes avec la famille de Vaudreuil, écrivait à son frère, le 1^{er} février 1740 :

«Je vous dirai encore une nouvelle qui vous surprendra, qui est la mort de la marquise de Vaudreuil, arrivée il y a environ quinze jours, d'une fluxion de poitrine, en sept jours de temps. Mlles ses filles perdent beaucoup. Elle fait son testament en faveur de ses deux filles, elle leur laisse tout son mobilier, son argenterie et les 1 500 livres de rente qu'elle tirait de sa maison à Montréal, les dites 1 500 livres réversibles sur la tête de la dernière des demoiselles pour le fonds; il appartiendra à tous les enfants; avec cela, l'on demande pour elles la pension de mille écus qu'elle avait sur le trésor royal. L'on espère qu'elles l'auront avec leur frère aîné. Elles pourront avec cela subsister honnêtement en se mettant dans une communauté.

La pension vient d'être accordée aux demoiselles de Vaudreuil; elles auront chacune 500 livres de pension réversible pour le tout sur la tête de celle qui survivra à l'autre.»⁽¹⁾

(1) P.-G. Roy, *La Famille de Rigaud de Vaudreuil*, Lévis, 1938.



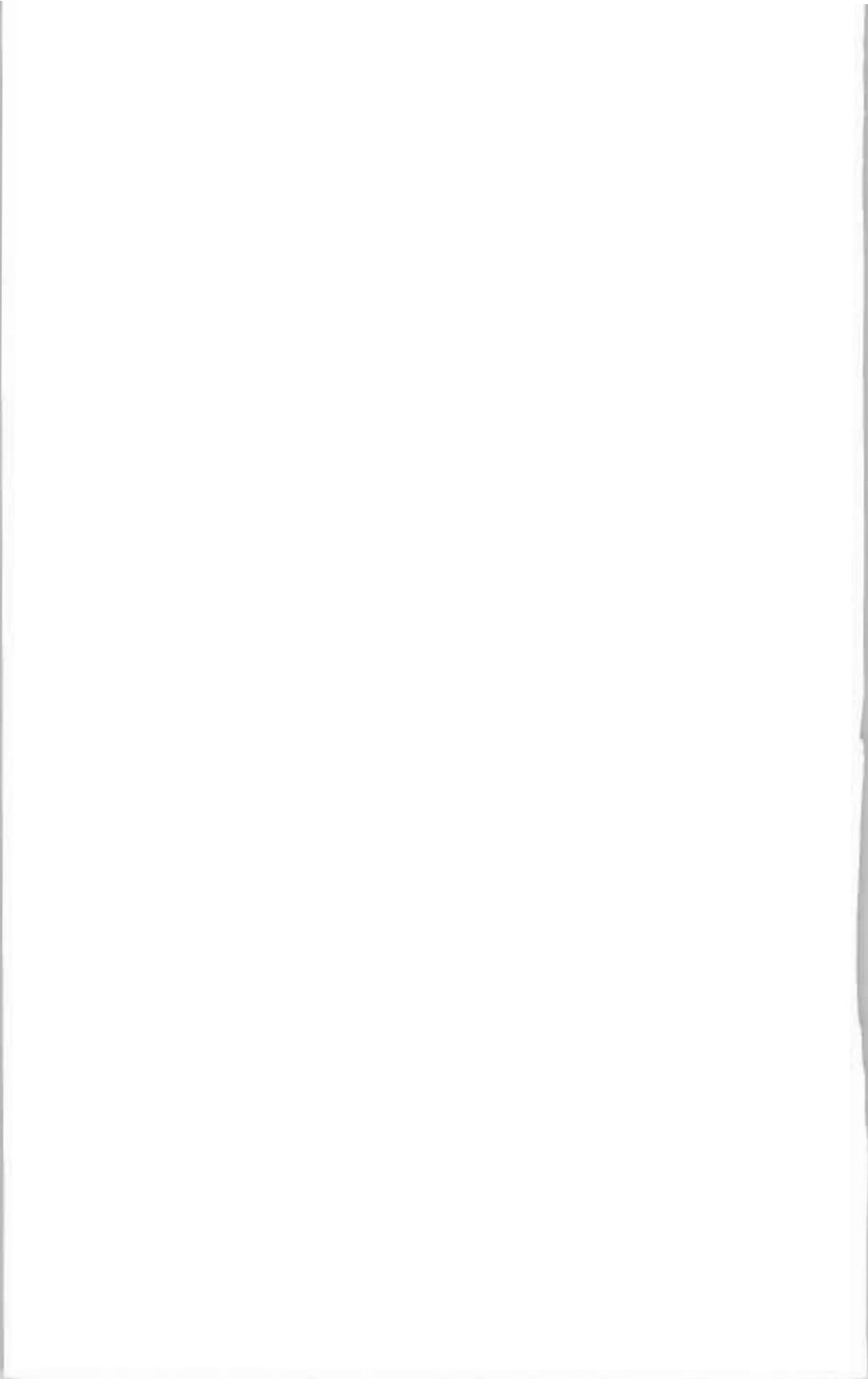
Chapitre IX

Descendance de Louise Élisabeth

Ses enfants

Ses petits-enfants

Ses arrière-petits-enfants



Descendance de Louise Élisabeth

*Bon sang
ne peut mentir.*

Proverbe

Du mariage du marquis Philippe de Vaudreuil et de Louise Élisabeth Joybert naquirent douze enfants, neuf fils et trois filles, dont plusieurs se sont illustrés soit au pays, soit en Europe. Quelques-uns ont obtenu du roi les plus hautes distinctions.

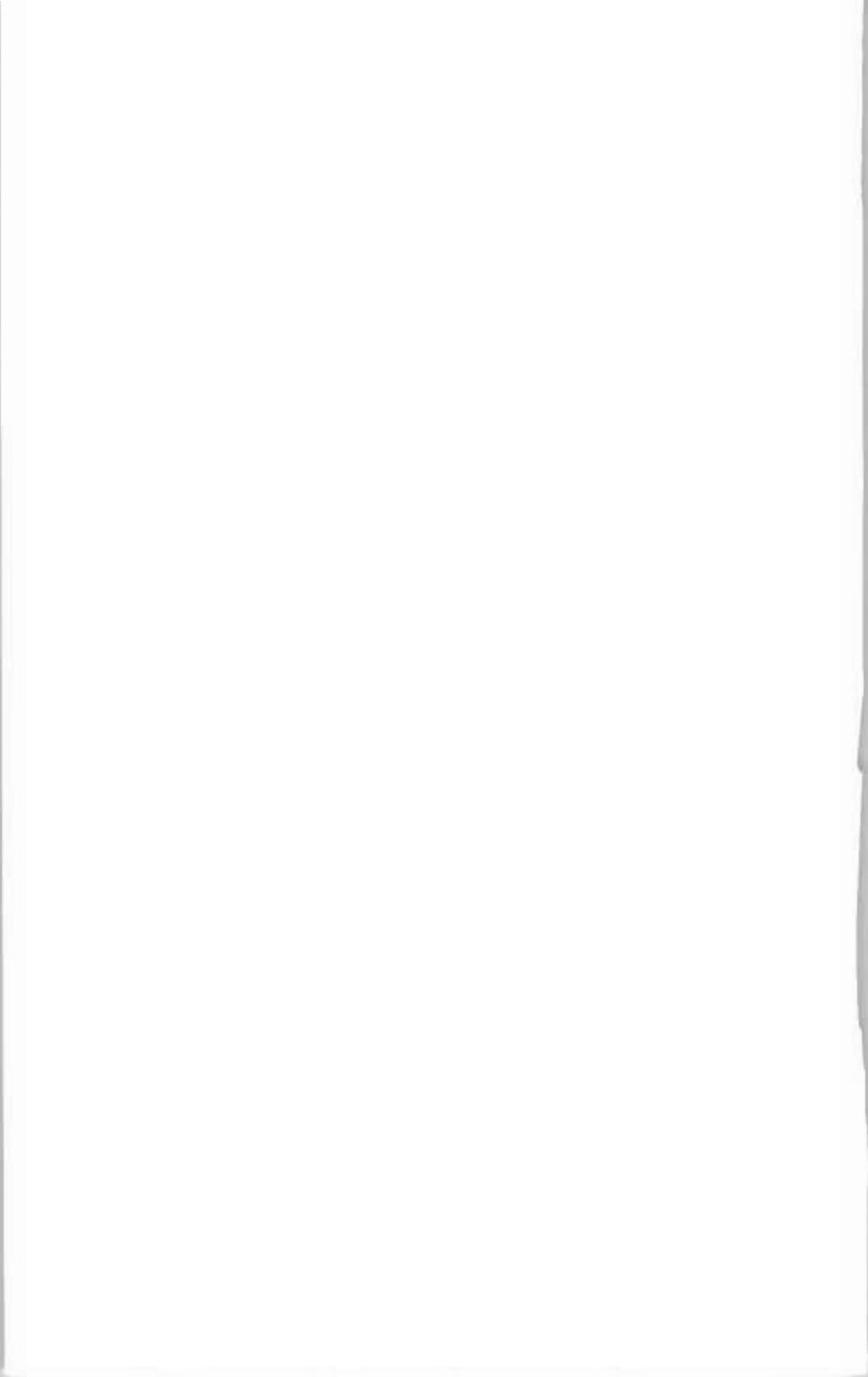
Les plus célèbres sont : Philippe de Rigaud qui s'illustre dans un combat naval des plus terribles qu'ait jamais vu l'océan; seul avec l'*Intrépide*, il tient tête à toute la flotte anglaise.

Le quatrième fils, Pierre de Rigaud de Vaudreuil Cavagnal fut tristement célèbre comme étant le dernier gouverneur sous le régime français.

Il importe aussi de souligner la brillante carrière de Rigaud de Vaudreuil qui, à l'époque de la capitulation, était gouverneur de Montréal.

De ses trop peu nombreux petits-enfants qui parvinrent à l'âge adulte, l'un d'eux joua un rôle important à la cour de France, Joseph-Hyacinthe-François de Paule de Rigaud de Vaudreuil.

Une illustre écrivaine fut parmi ses rares arrière-arrière petits enfants, la comtesse Marie-Marguerite-Victoire-Charlotte de Rigaud de Vaudreuil, comtesse de Clermont-Tonnerre.





Louis-Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil

Premier enfant de Louise Élisabeth
Né à Québec le 26 septembre 1691
Décédé à Tours le 27 septembre 1763



**Acte de naissance
Louis Philippe R. de Vaudreuil
(Québec, 26 septembre 1691)**

Le vingt sixiesme iour du mois de septembre de l'an 1691 a esté baptisé par moy françois Dupré, curé de Quebec, louis philippe, né ce iourdhuy fils de philippe rigault chevalier seigneur de vaudreuil commandant des troupes de la marine en ce pais et de dame louise de Joibert de Soulange sa femme, le parain haut et puissant seigneur messire louis de buade conte de Frontenac gouverneur et lieutenant general pour le roy en toute la nouvelle France et la maraine dame marie magdelaine de chaspoux femme de messire Jean bochart chevalier seigneur de champigny conseiller du roy en ses conseils et intendant en ce pais lesquels ont signé.

Ses enfants

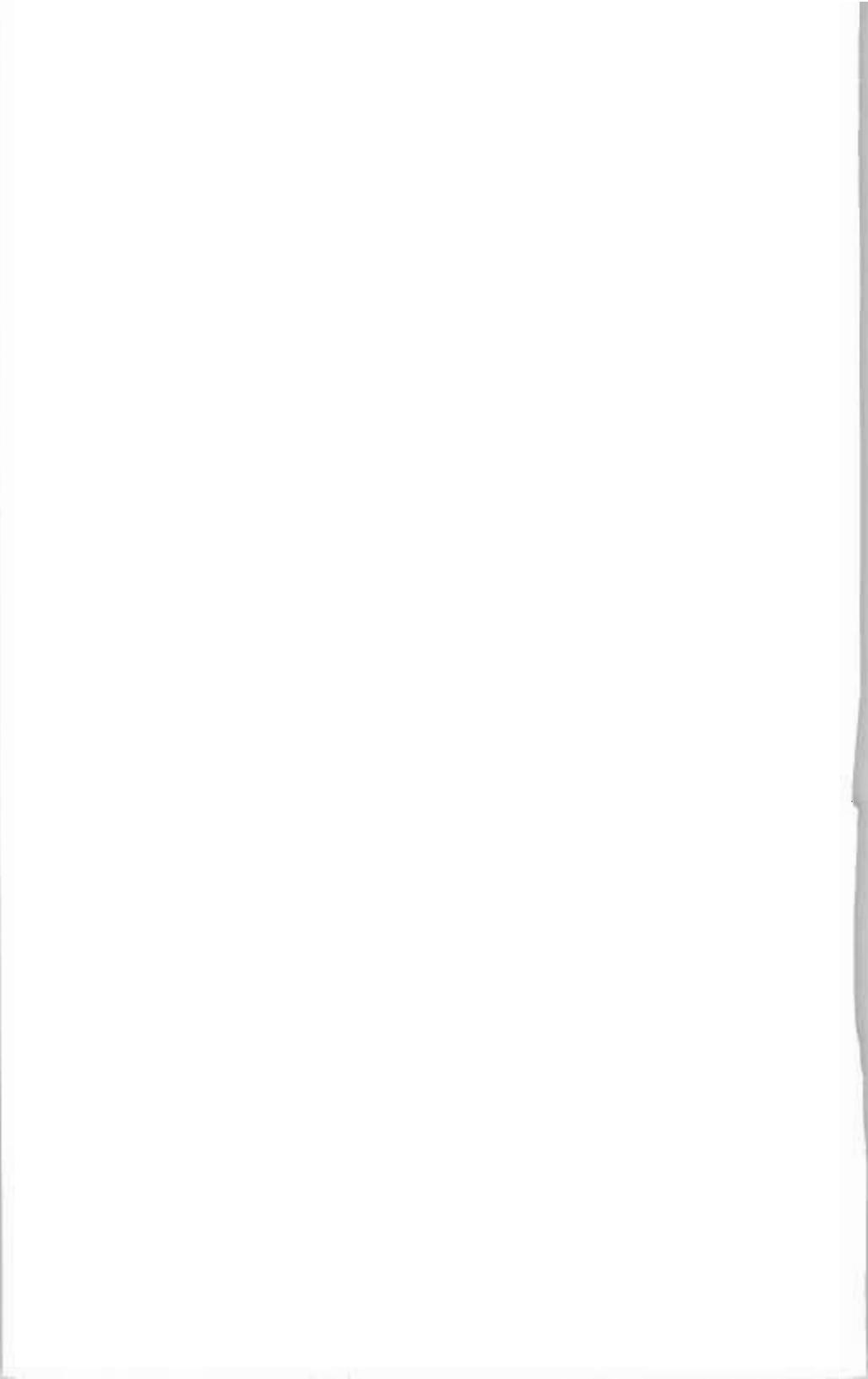
Louis-Philippe, le premier fils de la Marquise, fut un grand héros :

«En 1747, il prit part au célèbre combat naval entre le marquis de l'Etandière et l'amiral Hawke. Avec huit vaisseaux et deux frégates, M. de l'Etandière convoyait deux cent cinquante deux navires marchands, en destination pour les îles d'Amérique, lorsqu'il rencontra, entre les caps Finistère et d'Ortégal, la flotte anglaise, forte de quatorze vaisseaux de ligne, trois frégates et deux brûlots. Une lutte des plus terribles qu'ait jamais vu l'océan, ne tarda pas à s'engager. Il y avait près de huit heures que durait ce combat acharné. Déjà cinq vaisseaux avaient amené leur pavillon et les autres étaient hachés et leurs officiers criblés de blessures. Le Tonnant lui-même, que montait M. de L'Etandière, avait reçu huit cents boulets et avait plus de cent tués ou blessés à son bord. Poursuivi par six vaisseaux ennemis à la fois, dégarni de ses mâts, de ses vergues, et faisant eau de toutes parts, il allait se rendre ou périr, lorsque le comte de Vaudreuil monté sur l'Intrépide, et commandant l'avant-garde française, s'élança au secours du Tonnant, passe à travers les vaisseaux anglais, en leur lâchant une double bordée, et vient fièrement se placer dans les eaux de son chef d'escadre. Seul, et bien qu'il comptât plus de cent-trente hommes baignés dans leur sang, l'Intrépide tient tête à toute la flotte anglaise. Il était huit heures et demie du soir. Étonnés du majestueux dévouement de l'Intrépide, non moins qu'épuisés par une lutte si meurtrière, les Anglais abandonnèrent la partie. Sans attendre le retour dans le port, M. de L'Etandière écrivit, de son bord, à M. de Vaudreuil la lettre suivante :

«Mon cher Vaudreuil jamais manœuvre n'a été plus belle, plus fière et plus distinguée que celle que vous avez faite. Vous m'avez tiré d'affaire avec un nombre de vaisseaux contre lesquels j'aurais été obligé de céder à la force. Nous pouvons dire que nous avons bien fait la manœuvre des convois, qui est de se faire hacher pour sauver la flotte. Je vous embrasse, mon cher Vaudreuil, de tout mon cœur; je fais mes amitiés à tout votre état-major et je vous remercie de votre bon secours.»⁽¹⁾

Pour prix de sa bravoure, M. de Vaudreuil fut élevé, le 1^{er} avril 1748, au grade de chef d'escadre. Louis XV fit faire un tableau représentant l'*Intrépide* aux prises avec l'escadre anglaise. La copie de ce tableau existe au Musée de Versailles.

(1) P.-G Roy, *La famille de Rigaud de Vaudreuil*, Lévis 1938, pp. 68-69.





L'Intrépide
aux prises avec l'escadre anglaise



En 1753, soit le 25 août, Louis-Philippe fut nommé lieutenant-général des armées navales de Sa Majesté et, en 1756, le brave recevait des mains du roi la grand-croix de l'Ordre de Saint-Louis.

Louis-Philippe de Rigaud et Catherine Élisabeth de Joseph Lemoyne, qu'il épousa le 22 décembre 1723, eurent trois enfants.

Le deuxième fils, Philippe-Antoine de Rigaud de Vaudreuil est né à Québec, le 30 mars 1693. Il entra dans l'armée et devint capitaine de Grenadiers, puis commandant de bataillon au régiment du Roi à l'infanterie. Nommé colonel, il fut tué au siège de Prague le 5 septembre 1742, et il fut inhumé le lendemain aux Augustins de la ville de Prague. Le baron de Vaudreuil était chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Il ne s'était pas marié.

Le troisième fils, Jean de Rigaud de Vaudreuil, est né à Québec le 23 juin 1695. Il obtint, en 1708, une enseigne dans les troupes du détachement de la marine servant dans la Nouvelle-France. Le 9 janvier 1712, il est nommé enseigne au Régiment des Gardes Françaises; il fit la campagne de cette année et se trouva au combat de Demain, le 23 juillet 1715, comme sous-lieutenant au même régiment. Le 10 janvier 1720, il était sous-lieutenant des Grenadiers et, le 5 août 1721, sous-aide-major. Le 20 mai 1726, le commandant du régiment des Gardes Françaises remettait la supplique suivante au ministère de la Guerre en faveur de monsieur de Vaudreuil : «Demande avec la dernière instance une pension de 1 000 livres pour le sieur de Vaudreuil sous-aide-major qui vient de perdre son père, gouverneur du Canada, lequel l'aidait à subsister.»⁽¹⁾

(1) Archives de la province de Québec.

Il assure que cet officier, qui servait bien, n'a présentement que son emploi, étant né cadet, fils d'un père qui l'était lui-même, qui a laissé à son fils aîné le peu de biens qu'il avait; et il ajoute que le sieur de Vaudreuil est dans un besoin si extrême que, sans les grâces de haut et puissant seigneur messire Charles Henri Roy, il se trouvera à la mendicité.⁽¹⁾

Le 15 mai 1728, il obtenait un ordre du roi pour tenir rang de lieutenant dans le Régiment des Gardes Françaises, quoiqu'il ne fut que le treizième sous-lieutenant. Reçu lieutenant en pied le 22 mars 1730, et aide-major le 1^{er} juin suivant, il fit en cette qualité la campagne de 1734, se trouva à l'attaque des lignes d'Ettlingen et au siège de Philippsbourg.⁽¹⁾

Capitaine aux Gardes Françaises le 6 mai 1738, et nommé par le roi, au mois d'avril 1742, major-général de son armée en Bohême sous les ordres des maréchaux de Broglie et de Belleisle, il se trouva à la bataille de Sally, à la levée du siège de Frawenberg, au siège de Prague et à la retraite, pour rentrer en France au commencement de 1743.⁽¹⁾

Le 2 mars 1743, Jean de Rigaud obtenait une pension de 2 000 livres sur l'ordre de Saint-Louis. Il fit encore la campagne de cette même année, et il se trouva à la bataille d'Ettlingen. Il fit le reste de la campagne en qualité de major-général en remplacement du comte de Chabannes, tombé malade, et auquel il succéda comme major du Régiment des Gardes Françaises, le 22 mai 1744.⁽¹⁾

Brigadier des armées du roi dès juin 1744, il fit la campagne en qualité de major-général de l'armée; se trouva aux sièges de Menin, d'Ypres et de Furnes, et conduisit l'armée aux ordres du maréchal de Noailles pour aller au secours de l'Alsace.⁽¹⁾

(1) Archives de la province de Québec.

Il se trouva au combat de Richvaux; fut chargé du détail du siège de Fribourg en Brisgau et des châteaux sous les ordres du maréchal de Coigny qui prit le commandement de l'armée sous l'autorité du roi qui était présent.

Il fut chargé de la capitulation de cette place, et nommé pour porter au roi les drapeaux de la garnison, de la ville et des châteaux. ⁽¹⁾

En 1745, Louis XV nommait monsieur de Vaudreuil major-général de l'armée de Flandres. Il lui donnait le cordon rouge et il le faisait grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, le 26 août 1751. C'était faire son chemin en peu de temps; sa place de major du Régiment des Gardes Françaises lui valait plus de trente mille livres de rente.

En effet, Jean de Rigaud de Vaudreuil faisait son chemin en peu de temps, mais disons qu'il le faisait sur les champs de bataille et non dans les salons de Versailles. La même année, il se trouvait à la bataille de Fontenoy et au siège de Tournay; il fut chargé de la capitulation de cette place. Il servit de plus au siège d'Oudenarde et à la prise de Gand. Lieutenant-général des armées du Roi le 10 mai 1748, il fit la campagne de cette année encore sous le maréchal de Saxe. Il fit le siège de Maestrick et il fut chargé de la capitulation de cette place.

À partir de 1748, Jean de Rigaud de Vaudreuil reprit son service de major du Régiment des Gardes Françaises. C'est en cette qualité qu'il fut chargé de l'arrestation du prétendant Charles Edouard, le dernier des Stuart.

Louis XV nomma monsieur de Vaudreuil gouverneur de Gravelines. Il l'en fit aussi grand bailli ainsi que de la ville de Bourbourg, en Flandres.

(1) Archives de la province de Québec.

Jean de Rigaud de Vaudreuil retira, jusqu'à sa mort, de sa majesté, 24 970 livres; soit 17 970 livres comme gouverneur de Gravelines; 6 000 comme grand-croix de Saint-Louis et une pension sur le trésor royal de 1 000 livres.

Il décéda à Paris, le 10 octobre 1780, il fut inhumé le lendemain dans l'église de la paroisse Saint-Sulpice de Paris. Il était âgé de 85 ans et 9 mois.

Il avait épousé à Paris, le 4 janvier 1759, Louise-Thérèse, fille de Le Clerc de Fleuriguy. Ils eurent un fils : Jean Louis de Rigaud de Vaudreuil, né le 14 février 1763.⁽¹⁾

Le quatrième fils, Pierre de Rigaud de Vaudreuil Cavagnal, est né à Québec, le 22 novembre 1698. Il avait dès le 16 juin 1708, c'est-à-dire à l'âge de dix ans, une enseigne dans les troupes du détachement de la Marine. La même année, le 5 juillet, son père obtenait pour lui une expectative de lieutenant. Cette lieutenance lui fut accordée le 28 mai 1712. Il n'avait pas encore quatorze ans! Le 14 novembre 1713, le gouverneur de Vaudreuil écrivait au ministre :

«Mon quatrième fils passe en France et sur ce que madame de Vaudreuil m'a marqué que vous vouliez bien lui permettre. Nous l'avons chargé, M. l'intendant et moi, de notre lettre commune. Il aura l'honneur de vous la rendre et madame de Vaudreuil celui de vous le présenter».⁽¹⁾

(1) Archives de la province de Québec.



Pierre Rigaud Cavagnal, marquis de Vaudreuil
1698-1778

(Archives nationales du Canada, N° de nég. C 539)



Porter les paquets à la cour était alors un honneur recherché. Et ce jeune homme de quinze ans, qui enlevait cette récompense à tant d'officiers méritants, dût faire nombre de jaloux!

Le jeune Vaudreuil revint dans la Nouvelle-France, à la fin de l'été de 1715. À l'automne de 1714, le marquis d'Aloigny de la Groye perdit la vie dans le naufrage du *Saint-Jérôme*, sur l'île de Sable. C'est alors que le gouverneur de Vaudreuil profita de l'occasion pour demander sa compagnie en faveur de son quatrième fils. Elle lui fut accordée le 2 juin 1715. Dans un rapport officiel d'octobre 1722, le gouverneur de Vaudreuil disait de son fils :

«Le sieur de Cavagnal, âgé de 24 ans, est attaché au service et en état de servir partout où il lui sera ordonné. Il est fort réglé dans sa conduite et n'a aucune mauvaise qualité». ⁽¹⁾ Cet éloge, qu'on pourrait croire intéressé venant de son père, était mérité en tous points, au dire des contemporains.

Madame de Vaudreuil, qui était à la cour depuis 1710, ayant demandé au ministre de rétablir l'emploi de commandant des troupes en faveur de son fils, le gouverneur de Vaudreuil vint à sa rescousse.

Le 25 octobre, il écrivait au ministre : «Madame de Vaudreuil m'a informé que vous avez eu la bonté de demander pour le Sr de Cavagnal, mon fils, le commandement des troupes. Permettez-moi de vous en faire mes très humbles remerciements». ⁽¹⁾

Le sieur de Cavagnal, d'honneur en honneur, de bravoure en bravoure, obtint le plus haut poste alors accordé en Nouvelle-France, celui de gouverneur.

(1) Archives de la province de Québec.

On sait dès lors que Pierre de Rigaud de Vaudreuil Cavagnal fut le dernier gouverneur de la Nouvelle-France et le premier Canadien de naissance à occuper ce poste (1755-1760). Avec lui s'éteint le régime français au Canada.

Lévis brûle ses drapeaux

Les prières et les ordres de M. de Vaudreuil décidèrent M. de Lévis à une obéissance qui, dans les circonstances, devenait une malheureuse, mais fatale nécessité. «La reddition des armes devant s'opérer le lendemain, raconte notre défunt ami Achintre dans quelques pages émues, le chevalier convoqua ses troupes pour une heure assez avancée de la soirée.

«C'était par une nuit humide et froide du mois de septembre; de gros nuages gris fouettés par la brise d'automne ondulaient comme une houle sur le ciel dont on apercevait parfois un pan étoilé à travers les déchirures des nuées; de blanches vapeurs commençaient à monter du fleuve. Au loin, vers St-Lambert et Montréal, l'éclat de certaines lueurs piquait le voile de brume de taches jaunâtres; c'étaient les feux des grandes Gardes des camps anglais.

«De grandes masses noires, coupées par intervalles intermittents, se meuvent dans l'ombre et déroulent leurs longs anneaux dans les fourrés du bois, pour marcher ensuite d'un pas lent et cadencé sur la route principale de l'île; ce sont les régiments qui défilent par compagnies, et les épées nues des chefs dont la lame brille sous un rayon de lune.

«Tout à coup un roulement de tambour, roulement prolongé, retentit dans les ténèbres; un autre lui succède, suivi de sons mats, secs et sourds; chaque coup de baguette ressemble à un sanglot; cela frappe l'oreille mais tombe sur le cœur. Le dernier peloton vient de se former à gauche de l'armée. Les troupes sont rangées en ordre de

bataille. En avant de leur front un vaste brasier où flam-
bent les troncs d'arbres, éclaire les mâles figures d'un
groupe d'officiers, au milieu duquel se détache, pâle et
crispé, le visage du chevalier de Lévis.

«Au mouvement décrit par l'épée du commandant
en chef, les tambours de toutes les compagnies éclatent à
la fois, comme un coup de tonnerre, comme pour moduler
ces gémissements lugubres et sourds, au milieu desquels
les fifres jettent, semblables à des cris plaintifs, des notes
entrecoupées et stridentes.

«À ce moment, trois hommes sortent de la profon-
deur des rangs et se dirigent vers le brasier; ce sont les
porte-étendards de chacun des régiments, tous trois tenant
d'une main ferme mais le front décliné, la hampe du dra-
peau dont les plis déchiquetés par la mitraille retombent en
lambeaux.

«Au second signal de l'épée du chevalier de Lévis,
les officiers abaissent vers le feu qui fait son œuvre,
l'image de la France militaire»

«Pendant que s'accomplit cet holocauste de
l'honneur, les tambours battent aux champs, les troupes
présentent les armes, les officiers saluent de l'épée; on
dirait l'éclat d'une parade à St-Germain, sous les regards
du roi. Puis, lorsque la dernière fleur de lys eut crépité,
lançant vers le ciel sous forme de larmes de feu, une su-
prême protestation, un cri, un seul, formidable rumeur,
jaillit à la fois de toutes les poitrines : «Vive la France». Et
les échos du rivage voisin répétèrent : Vive la France!»

«Le chevalier de Lévis venait de brûler ses dra-
peaux plutôt que de les rendre à l'ennemi. Tout était perdu
pour la France au Canada, tout, fors l'honneur, comme
l'avait écrit jadis de Pavie, le plus chevaleresque des Va-
lois.»⁽¹⁾

(1) A. Leblond de Brumath, Histoire populaire de Montréal, Librairie
Beauchemin, 1926, pages ,154-155.

Le 18 octobre 1760, monsieur de Vaudreuil et son état major s'embarquaient sur *l'Aventure*, dans le port de Québec, pour la France. C'est un éternel adieu qu'il adressait au pays qui l'avait vu naître et où s'était écoulée presque toute sa carrière. Il écrivait alors : «Dans une telle situation l'impossibilité de résister étant démontrée, devais-je sacrifier tout un peuple et les troupes même plutôt que de subir des conditions sans doute peu honorables aux armes mais dont la dureté, est en quelque sorte balancée par les intérêts conservés de la colonie et des colons». ⁽¹⁾

«Personne n'imaginait qu'une poignée de Français qui manquaient de tout, à qui la fortune même semblait interdire jusqu'à l'espérance, osâssent songer à retarder une destinée inévitable.» ⁽²⁾

Qui dira les angoisses dont devaient être broyés les cœurs en cette nuit de deuil et d'effroi. Vaincus, écrasés, ruinés, abandonnés, qu'allions-nous devenir? Y aurait-il un lendemain pour la Nouvelle-France? ⁽³⁾

Ayons confiance aux fortes qualités de notre race, dont la sève n'est pas épuisée et peut produire encore bien des rameaux, bien des fleurs et bien des fruits. ⁽³⁾

«Dans l'Inde, on avait pu admirer quelques grands hommes; ici, ce fut tout un peuple qui fut grand.» ⁽⁴⁾

(1) P.-G. Roy, *La Famille de Rigaud de Vaudreuil*, Lévis, 1938, p. 137.

(2) L'abbé Raynal, *Histoire du Canada*, tome 6, p. 156.

(3) Eugène L'Heureux, *Ma province et mon pays*, 1948, p.250-251.

(4) Henri Martin, *Histoire du Canada*, tome 3, page 273.

Le 17 décembre 1761, Louis XV ordonnait de faire le procès aux auteurs des monopoles, abus, vexations et prévarications qui avaient conduit à la perte du Canada. Monsieur de Vaudreuil eut l'humiliation de se voir arrêté et jeté à la Bastille en même temps que Bigot, Varin, Péan, Cadet, etc. L'instruction contre les cinquante-cinq accusés dura quinze mois. Enfin, le 10 décembre 1763, la commission, composée de vingt-sept juges au Châtelet, rendait son jugement. Monsieur Pierre de Rigaud de Vaudreuil Cavagnal fut exonéré de l'accusation.

Louis XV, qui, dans le fond, était peut-être le premier à blâmer de la perte du Canada, nommait monsieur de Vaudreuil, le 31 décembre 1763, grand-croix de Saint-Louis, dignité rendue vacante par la mort de son frère, le comte de Vaudreuil.

Le 10 janvier 1764, le roi lui accordait une pension de 6 000 livres et le 8 mai 1764, cette pension était augmentée de 6 000 livres et il lui faisait écrire par son ministre monsieur de Choiseul :

«Sa Majesté a reconnu avec plaisir que la conduite que vous avez tenue dans l'administration qui vous a été confiée a été exempte de tous reproches; et sur ce que j'ai fait connaître à Sa Majesté que votre désintéressement et votre probité vous avaient mis dans le cas d'avoir besoin de secours.»

On juge les grands hommes par la puissance de leur esprit, par la noblesse et le courage de leur âme.

Le marquis de Vaudreuil mourut à Paris, le 4 août 1778. Sa légataire universelle fut madame veuve d'Ailleboust, née Charlotte Alavoine, qu'il aimait comme sa fille. Celle-ci écrivait à sa mort : «J'ai perdu un second père, puisque tant qu'il a vécu, il n'a cessé d'avoir des bontés pour moi, et en mourant y a mis le comble, en me faisant sa légataire universelle.»⁽¹⁾

(1) P.-G. Roy, *La Famille de Rigaud de Vaudreuil*, Lévis, 1938.

Monsieur Pierre de Rigaud de Vaudreuil avait épousé Jeanne-Charlotte Fleury, probablement en France à la fin de 1742, ou dans les premiers mois de 1743, juste avant son départ pour la Louisiane, où il fut gouverneur de 1743 à 1755. Madame Fleury était la veuve de François Le Verrier de Rousson, lieutenant du roi de Québec. Ils arrivèrent mariés, à la Louisiane, le 10 mai 1743.

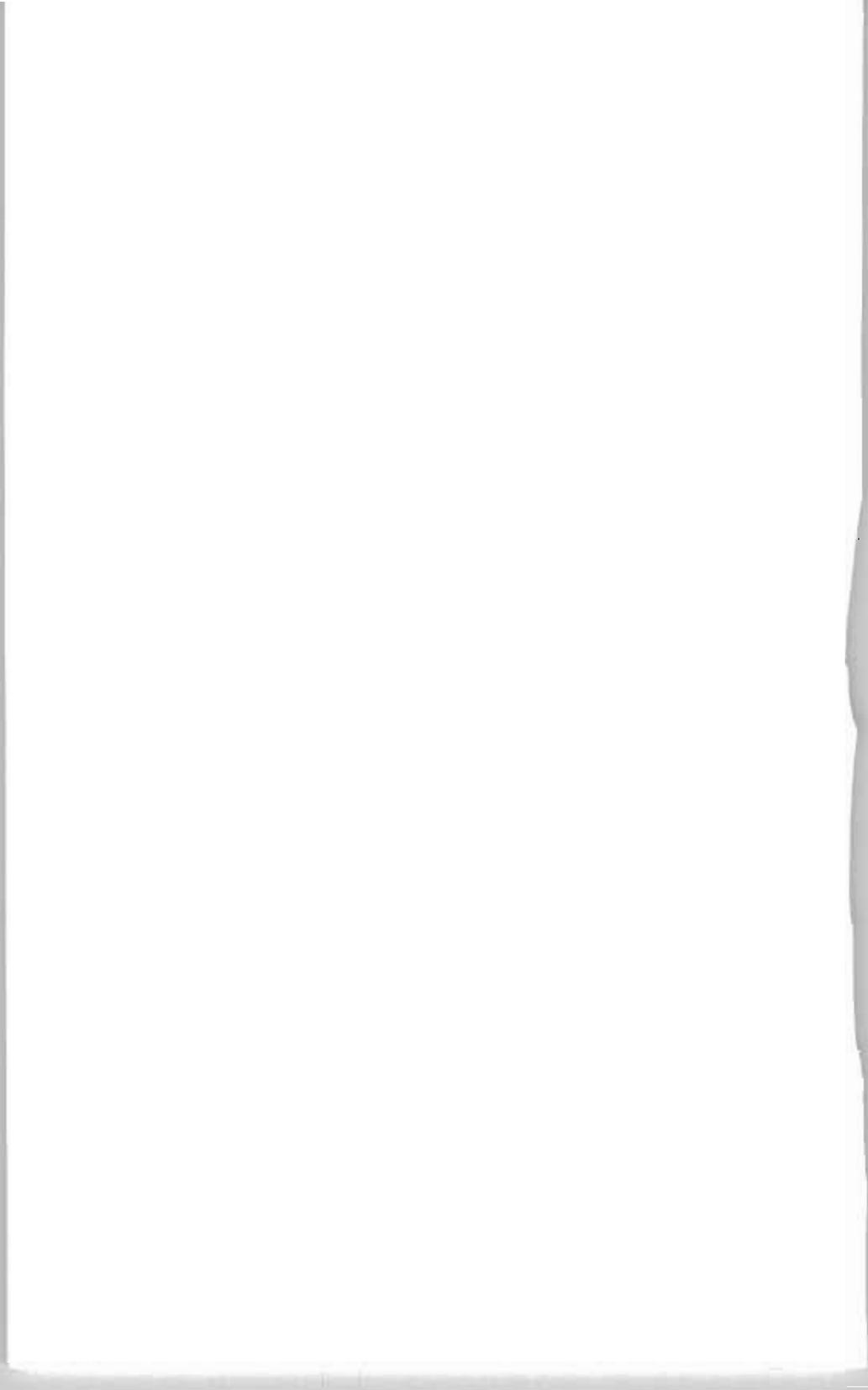
«Le cher fils» de madame Bégon était en même temps en Louisiane et notre épistolière ne manquait pas de saluer les Vaudreuil lorsqu'elle lui écrivait.

Madame de Vaudreuil était née à Québec le 20 avril 1683, du mariage de Jacques-Alexis de Fleury Deschambault et de Marguerite de Chavigny. Madame de Vaudreuil décéda, à Paris, à l'automne de 1763.

Le cinquième enfant, Hector de Rigaud de Vaudreuil, est né à Montréal, le 13 décembre 1699; il est décédé à Québec le 2 mai 1708, et fut inhumé dans la chapelle Sainte-Anne de la cathédrale.

La sixième enfant, Marie Louise Rigaud de Vaudreuil, est née à Montréal, le 23 juin 1701. Elle a épousé, le 21 novembre 1719, Gaspard de Villeneuve, écuyer, seigneur de la Croizille et de Saint-Sernin, demeurant à la Croizille en Languedoc, diocèse de Lavaur, et généralité de Toulouse.

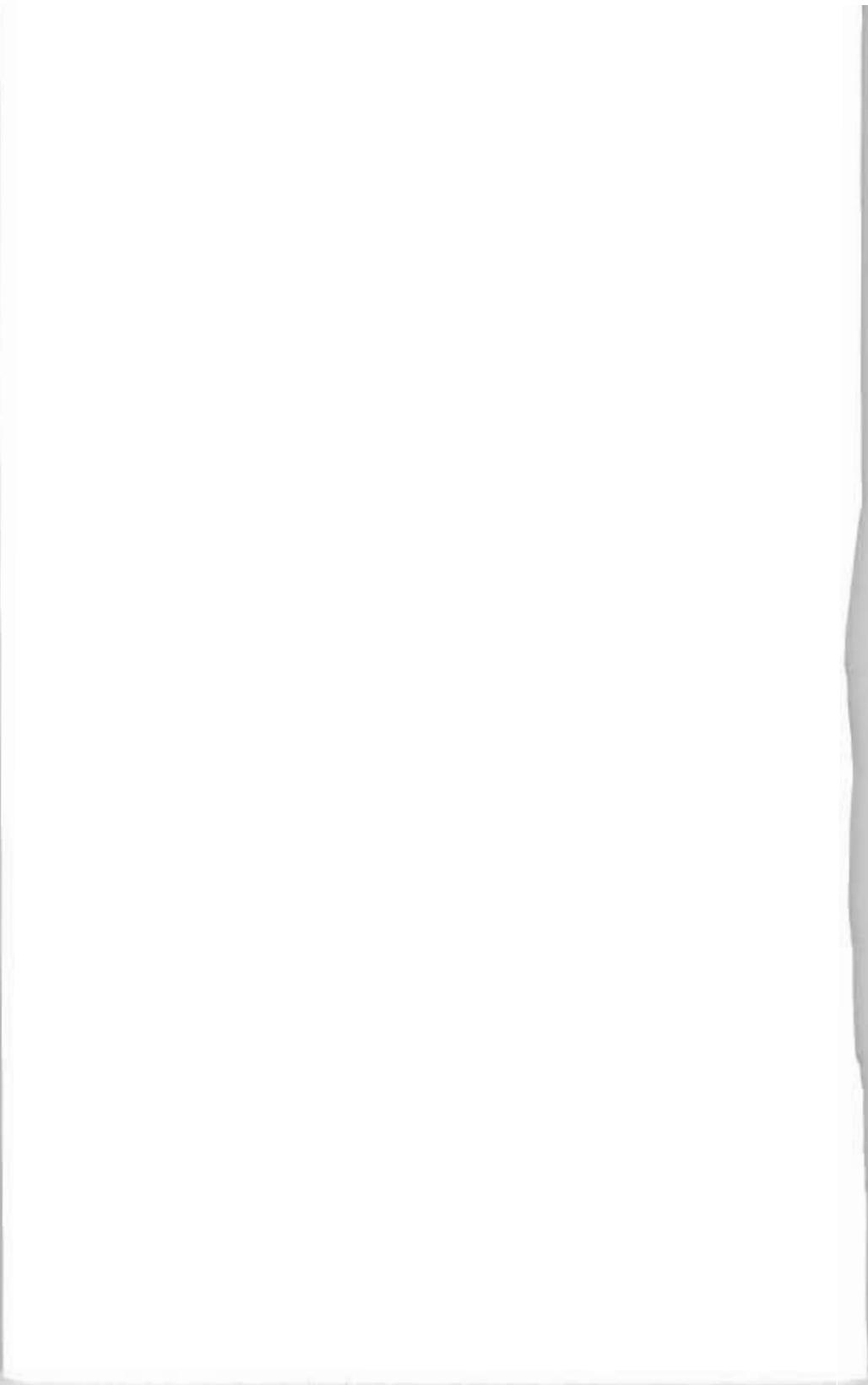
Le septième enfant, François de Rigaud de Vaudreuil, est né à Montréal, le 4 octobre 1702, et est décédé au même endroit, le 16 juillet 1708.





Pierre-François de Rigaud de Vaudreuil
Né à Montréal le 8 février 1704
Décédé au Château de Collier le 24 avril 1779

(Archives nationales du Canada, N° de nég. C 100375)



Le huitième enfant, François-Pierre de Rigaud de Vaudreuil, naquit à Montréal, le 8 février 1704. On-doyé à la maison le même jour par monsieur de Belmont, les cérémonies de baptême furent supplées le 29 juin 1704. Le jeune Rigaud, d'après monsieur D'hozier, fut admis dès 1708 dans la compagnie des gentilshommes gardes de la marine. Aurait-il commencé sa carrière militaire à cet âge tendre? Le gouverneur de Vaudreuil avait huit fils et, dans son ambition de les placer, à peine étaient-ils nés, qu'il commençait à demander des faveurs pour eux. Mais, un règlement du roi défendait formellement d'admettre les jeunes nobles dans la compagnie des gardes de la marine avant l'âge de dix-huit ans. On croit qu'il y a erreur sur la date, comme sur celle de sa naissance mentionnée pour 1703.

Le 19 octobre 1723, monsieur de Rigaud s'embarquait pour la France, à bord du *Chameau*. Il était porteur de PAQUETS. Il revint en Nouvelle-France, à l'automne de 1724. Il avait obtenu la compagnie vacante par la mort de monsieur de Saint-Pierre. En mai 1728, il obtenait un nouveau congé pour aller en France régler les affaires de la succession de son père. Il alla à nouveau en France en 1730, et encore à l'automne de 1731. Il revint au pays dans l'été de 1732 par *Le Rubis*, vaisseau du roi. Il obtenait, avec son frère Pierre de Cavagnal de Vaudreuil, la seigneurie de Rigaud, ratifiée par le roi le 1^{er} avril 1733. Il fut admis dans l'ordre de Saint-Louis en 1738. Une note, probablement de la main du gouverneur de Bauharnois, appréciait ainsi François-Pierre : «Il a tous les sentiments d'un homme de guerre et de condition. Ses mœurs sont douces. Aussi, est-il très estimé.»

Il était major de Trois-Rivières, en mai 1741 et, à l'été de 1746, Bauharnois le chargeait d'une importante expédition sur les terres de la Nouvelle-Angleterre avec deux capitaines, deux lieutenants, dix enseignes, quatre cents habitants et trois cents sauvages. Le détachement

partit de Montréal le 3 août. Il attaqua le fort Massachusetts qu'il prit après 26 heures de lutte. Le 26 septembre 1746, il était de retour à Montréal avec 27 prisonniers. Il fit une autre expédition, le 8 juin 1747, avec environ 780 hommes pour aller protéger le fort Saint-Frédéric. En février 1748, il était promu lieutenant de roi du gouvernement de Québec. Il reçut une autre concession en 1749, l'actuel Saint-Hyacinthe. Il fut nommé gouverneur de Trois-Rivières le 1^{er} mai 1749. Et gouverneur de Montréal de 1757 à 1760.

Après la capitulation de Montréal, François-Pierre de Rigaud passa en France avec son frère, le dernier gouverneur de la Nouvelle-France. Nous perdions avec eux une des plus belles familles du pays.

Rendu à 59 ans, après un demi-siècle de services, il avait bien gagné sa retraite. Le roi la lui accorda, en mars 1762, avec une pension de 2 000 livres sa vie durant.

Les deux frères, Pierre et François-Pierre, qui avaient toujours été liés par la plus tendre amitié, vécurent ensemble près de Paris, au château de Collier, en Loir et Cher.

C'est là que François-Pierre s'éteignit, le 24 avril 1779. Il avait épousé à Québec, le 2 mai 1733, Louise Fleury de la Gorgendière, fille de Joseph Fleury de la Gorgendière, écuyer, seigneur de Deschambault, homme riche et directeur de la compagnie des Indes pour le castor à Québec et de dame Claire Jolliet.

Madame Rigaud de Vaudreuil, veuve de François-Pierre, décéda, à Saint-Domingue, dans le cours de février 1775. Elle était partie au mois de novembre 1774 pour conduire sa nièce, madame la vicomtesse de Choiseul.

Ils eurent 5 enfants, tous décédés avant l'âge de deux ans.

Le neuvième enfant, Philippe-Arnaud de Rigaud de Vaudreuil, est né à Québec, le 5 février 1705; il est décédé avant le 10 novembre 1718.

Le dixième enfant, Joseph-Hyacinthe de Rigaud de Vaudreuil, est né à Québec, le 21 juin 1706. Son père le fit entrer comme enseigne dans les troupes du détachement de la marine dès 1715; il était enseigne «sur le papier», c'est-à-dire sur les rôles et qu'il ne faisait aucun service. En 1722, il passa en France et il ne revint jamais au pays de sa naissance. Il était entré dans le Régiment des Gardes Françaises en qualité de gentilhomme à drapeau. En 1725, il passait à Saint-Domingue, où il espérait avancer plus vite. En 1730, le 8 mai, il était nommé major du Petit-Goave, île Saint-Domingue. Le 20 septembre 1743, il était promu lieutenant de roi et commandant de tout le Cap Français.

Il avait épousé à Saint-Domingue, le 12 juin 1732, Marie-Claire-Françoise Guyot de la Mirande, veuve de Dominique Hérard et fille de messire Charles Guyot de la Mirande, lieutenant de roi. Elle lui donna 4 enfants, dont le plus remarquable, Joseph-Hyacinthe-François de Paule de Rigaud de Vaudreuil, digne de mention. J'en parlerai longuement plus loin (voir petits-enfants, page 117).

Le 1^{er} novembre 1749, Louis XV le faisait commandant général de toute l'île Saint-Domingue. En mars 1753, il était nommé gouverneur et commandant général et en chef de toutes les îles de Saint-Domingue sous le Vent.

Sa santé chancelante le força à donner sa résignation le 19 mars 1757. Il mourut à Paris, le 30 octobre 1764.

La onzième enfant, Marie-Joseph de Rigaud de Vaudreuil, est née à Montréal le 15 août 1708; elle décéda en France en 1753.

La douzième enfant, Louise Élisabeth de Rigaud de Vaudreuil, est née à Québec le 12 septembre 1709. Elle épousa le marquis de Paroy, lieutenant-général des provinces de Champagne et de Brie. Avec son frère, Louis-Philippe, elle posséda des plantations de sucre aux Antilles. Elle décéda, à Paris, en novembre 1760.



L. PH. DE RIGAULT.

Marquis de Vaudreuil

Lieuten^t Général des Armées Navales.

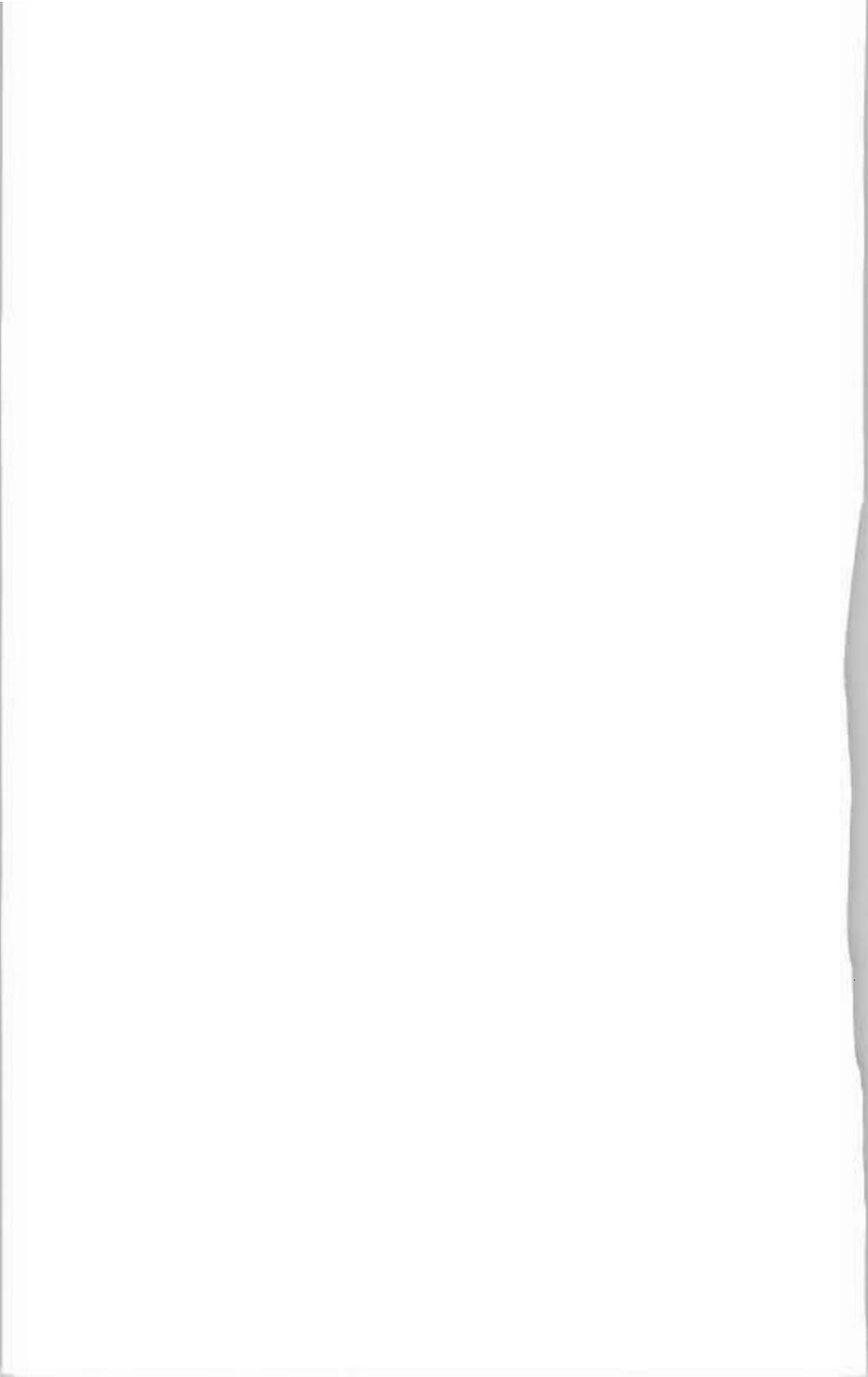
Né à Rochefort le 28. 8^{bre} 1724.

Député de Castelnaudary.

Aux Etats Généraux de 1789.



Louis-Philippe de Rigaud
marquis de Vaudreuil



Les petits-enfants de Louise-Élisabeth

L'aîné des petits-enfants de Louise-Élisabeth et de Philippe de Rigaud de Vaudreuil fut **Louis-Philippe** de Rigault, marquis de Vaudreuil, né à Rochefort, le 28 octobre 1724; il était le fils de Louis-Philippe de Rigaud de Vaudreuil et de Catherine Élisabeth de Joseph Lemoyne.

Il fut lieutenant-général des Armées Navales et député de Castelnaudary. Il était aux États Généraux de 1789.

Des treize petits-enfants de Louise-Élisabeth, marquise de Vaudreuil, je crois que celui qui ressemblait le plus à sa grand-mère, du côté moral, fut **le comte Joseph-Hyacinthe-François** de Paule de Rigaud de Vaudreuil, fils de Joseph-Hyacinthe de Rigaud de Vaudreuil.

Né à Saint-Domingue, le 2 mars 1740. Il brilla à la cour de Louis XVI. «Il n'y a que deux hommes qui sachent parler aux femmes», disait la princesse d'Hénin, Le Kain sur le théâtre et monsieur de Vaudreuil à la ville. Il lisait bien les vers, contait à merveille et chantait avec goût les ariettes à la mode, Sa politesse semblait à tous partir du cœur, et sa bienveillance ne se refusait à personne. Je pense, ici, à Louise-Élisabeth, sa grand-mère.

Il jouissait d'une grande fortune; les revenus considérables qu'il tirait de ses plantations de Saint-Domingue et son origine créole le plaçait en évidence. Il mettait assidûment en pratique ce conseil d'un vieux courtisan d'alors: «Dites du bien de tout le monde en attendant l'occasion d'appliquer cet autre : Demandez tout ce qui vaquera.»

Cette occasion finit par s'offrir naturellement à lui. On sait quel rôle les Polignac ont joué autour de Louis XVI pendant la plus grande partie de son règne. Yolande de Polastron, comtesse de Polignac, conquiert sans y penser la faveur et l'amitié de la reine Marie-Antoinette. Et le

brillant cousin Vaudreuil était avant tous dans le cœur de la favorite. Joseph-Hyacinthe était investi d'une charge de cour bien rétribuée, celle de grand fauconnier. L'amitié d'un prince du sang couronna et assura cette série de faveurs. En 1782, il se fit désigner pour suivre le comte d'Artois en Espagne, au siège de Gibraltar, visita avec lui des tranchées sous le feu de l'ennemi et le souvenir des dangers courus côte à côte comme celui des affections communes consacra entre eux une amitié à toute épreuve. Abrité ainsi derrière l'amie de la Reine et le frère du Roi, Vaudreuil finit par régenter sans bruit. Indifférent à l'administration et à la politique générale, Vaudreuil se passionnait pour les questions de personnes et les trigauderries de cour. Le nom qu'il avait soufflé à la Reine, par l'intermédiaire de la favorite, finissait par se trouver dans la bouche du souverain. S'il fut peu délicat à force d'imprévoyance, il ne fut jamais vénal.

En juillet 1789, la révolte était maîtresse de Paris et menaçait Versailles. Dans la nuit du 16 au 17, le comte d'Artois, suivi de Vaudreuil, de son capitaine de gardes d'Hénin et de son écuyer de Grailly, partait de Versailles à cheval et gagnait par des chemins détournés la forêt de Chantilly. Le 2 août, ils étaient en Suisse. Pendant deux années, Vaudreuil vécut près des Polignac, au château de Kittsee, près de Presbourg et puis, dans un faubourg de Vienne. En 1795, il gagna l'Angleterre. En 1799, il s'établit aux portes de Londres, à Twickenham et ne sortit plus de sa retraite; il était devenu Anglais d'habitudes.

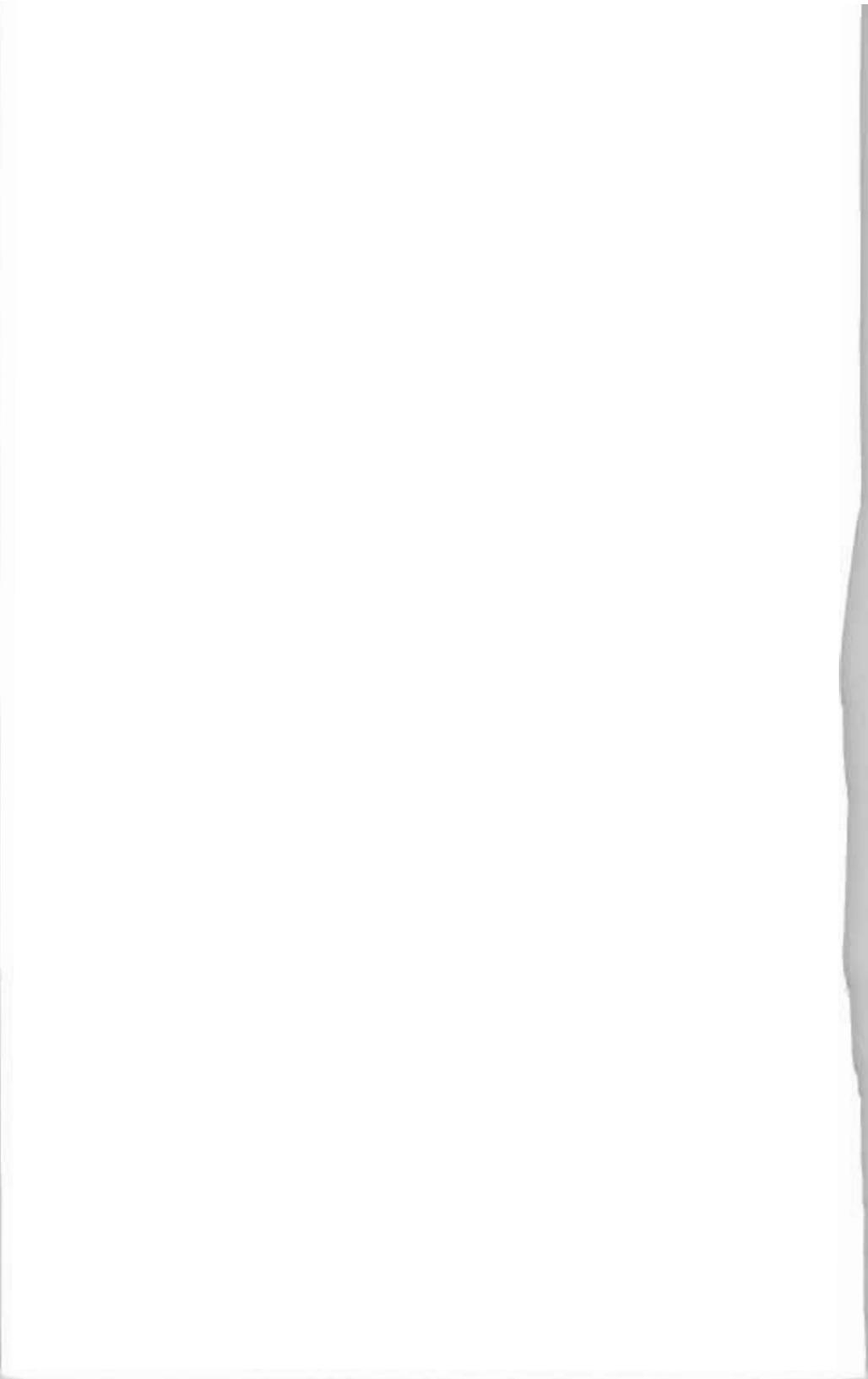
La première Restauration qui ramena le comte de Vaudreuil à Paris, après vingt-cinq ans d'absence, lui valut de finir sa vie au milieu de nouveaux honneurs. Il fut nommé lieutenant-général, le 9 septembre 1810, et introduit dès le début à la Chambre des pairs (4 juin 1814). Il devint ensuite gouverneur du Louvre.

Chaque jour, écrit un contemporain, on venait lui rappeler les bienfaits qu'il avait oubliés et ces témoignages d'une longue et rare reconnaissance le touchaient profondément. Son insouciance était restée, jusqu'au bout, égale à sa générosité.

Vaudreuil ne figure dans l'histoire de la Restauration que par sa présence aux obsèques de Louis XVI et de Marie-Antoinette, à Saint-Denis, et par son vote de mort dans le procès du maréchal Ney. La maladie l'emportait le 17 janvier 1817. Son éloge fut prononcé à la Chambre des pairs par le duc de La Rochefoucauld-Liancourt.

Un seul mot eut suffi, celui qui résume l'élégie consacrée par le poète Brifaut à sa mémoire : «Vaudreuil se fit aimer. Ce fut là sa science»⁽¹⁾

(1) Léonce Pingaud, Correspondance intime du comte de Vaudreuil et du comte d'Artois pendant l'Émigration.





Joseph-Hyacinthe-François de Paule
comte de Vaudreuil

Né à Saint-Domingue le 2 mars 1740

Décédé à Paris le 17 janvier 1817



Les arrière-petits-enfants

Le comte Joseph-Hyacinthe-François de Paule de Vaudreuil avait épousé, à Londres, le 8 septembre 1795, Marie-Joséphine-Hyacinthe-Victoire, fille de son cousin, le marquis Louis-Philippe de Rigaud de Vaudreuil et de Madeleine-Pétronille de Roquefort de Marquin. Elle décéda à Paris, le 31 décembre 1851, laissant deux enfants qui sont au nombre des 22 arrière-petits-enfants de Louise-Élisabeth.

L'aîné : **Charles-Philippe-Louis-Joseph-Alfred** de Rigaud de Vaudreuil, né à Londres, le 28 octobre 1796, mourut à Paris, le 4 février 1880. Il n'avait pas eu d'enfants. Le nom de Vaudreuil s'est donc éteint avec lui puisqu'il était le seul survivant mâle de cette illustre famille.

Le deuxième enfant : **Victor-Louis-Alfred** de Rigaud de Vaudreuil, naquit en Écosse, le 1^{er} janvier 1799, il décéda le 19 juin 1858. Il avait épousé, le 23 août 1828, Louise Collot, fille aînée du directeur général de la monnaie de Paris, dont il eut une fille : Marie-Marguerite-Victoire-Charlotte de Rigaud de Vaudreuil qui devint à Paris, le 25 avril 1853, la femme du comte Amédée- Théodore-Henry-Armand-Gédéon de Clermont- Tonnerre.

La comtesse de Clermont-Tonnerre porta toujours un grand intérêt au Canada. Écrivain de mérite, elle avait traduit en français deux ouvrages de Francis Parkman : *Pioneers of New France* et *The Jesuits in North America*.

Elle décéda au Château de Brugnny, le 17 septembre 1900, à l'âge de 71 ans.

Nous lisons dans Le Soleil, de Québec, du 8 novembre 1900 :

«Une Française des plus remarquables par le talent comme par l'illustration de sa famille Madame la Comtesse de Clermont-Tonnerre, née Marquise de Rigaud de Vaudreuil, vient de mourir en France. Les lecteurs canadiens-français ne seront pas insensibles à cette mort; car outre les liens de souvenirs qui rattachaient Madame la Comtesse de Clermont-Tonnerre au Canada, elle y a pris toute sa vie un grand intérêt. Douée de rares talents et d'une instruction aussi variée qu'étendue, elle a consacré une partie des loisirs que lui laissait l'éducation de sa famille à faire connaître en France l'histoire du Canada qu'elle avait approfondie plus peut-être qu'aucune femme de son pays. Elle était en relation avec plusieurs écrivains du Canada et des États-Unis. Munie de l'autorisation de l'éminent historien Francis Parkman, elle a traduit et publié en France deux de ses livres les plus propres à intéresser les lecteurs du vieux continent : *Pioneers of France*, et *The Jesuits in North America*. C'est elle qui a eu l'obligeance de fournir les originaux des portraits du Marquis de Vaudreuil qui ornent les éditions illustrées de Montcalm and Wolfe et de Montcalm et Lévis. Madame de Clermont-Tonnerre est morte à son château de Brugny le 17 septembre dernier, à l'âge de soixante-onze ans. Nous sommes les interprètes des Canadiens français en offrant nos plus sincères condoléances à la famille de l'illustre défunte.»

Chapitre X

Conclusion



Conclusion

*Quand les morts sont honorés
et que la mémoire des plus
lointains ancêtres reste vivante,
la force d'un peuple
atteint sa plénitude.*

Confucius, Entretiens

Il m'a fallu recueillir pièce à pièce les précieux lambeaux de cette histoire intéressante pour la reconstituer dans son ensemble et l'arracher à l'oubli.

Il y a peut-être quelques contradictions, elles sont, je pense, de peu d'importance. La légende est souvent plus vraie que la vérité. La légende est comme le crépuscule de la vérité, puisqu'elle se lève avant même que la réalité se soit évanouie entièrement. Ne dit-on pas : La vérité exacte serait souvent vaine et infertile et la légende seule est belle et féconde. L'histoire n'est-elle pas autre chose qu'un tissu de légendes recueillies de la bouche du peuple par les écrivains qui y ajoutent le fini et le vernis de l'Art?

Mais les érudits ne peuvent se faire à cette idée qui blesse leur amour de la vérité.

Je dirai cependant comme Anatole France : «C'est un livre historique, un livre d'histoire véritable.» Mais ne répondez pas comme lui : «En ce cas, il est très ennuyeux. Car les livres d'histoire qui ne mentent pas sont fort maussades.»⁽¹⁾

(1) Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, Les Presses du compagnonnage. éditions Rombaldi, 11 décembre 1961, page 67.

Les Anciens Canadiens, et je pense ici spécialement aux D'Amours et de Vaudreuil, étaient de fortes personnalités de caractères bien trempés; des hommes et des femmes de courage et de foi. Leur passé est bien rempli de travail et d'honneur.

La survivance française au Canada est le plus bel hommage rendu à nos aïeux. On ne garde avec une telle persévérance que ce qu'on estime et qu'on aime. Je suis fier de descendre d'une race si vaillante.

APPENDICE

Les appointements :

Du gouverneur de Montréal	6,300 livres
Du Lieutenant du Roi ⁽¹⁾ , à Québec	1,800 livres
Du lieutenant du Roi, à Montréal	2,000 livres
D'un capitaine	1,080 livres
D'un lieutenant	720 livres
D'un enseigne	360 livres

Au gouverneur général, le Roi donnait 12,000 livres plus une gratification de 3,000 livres pour le transport de ses provisions, plus 3,000 en titre de gouverneur particulier de Québec, et 4,250 livres pour la solde et l'entretien d'une garnison inexistante au Château Saint-Louis. En somme plus de 22,000 livres.

L'interprète en langue outaouaise à la suite du gouverneur général recevait 400 livres, celui en langue iroquoise, 200 livres, et celui en langue algonquine 600 livres.

Population de la Nouvelle-France :

En 1698, 15,000 âmes (Blancs)
En 1713, 18,000 âmes (Blancs)

(1) Lieutenant du roi, i.e., second en commandement.



Ouvrages consultés

- Dictionnaire biographique du Canada.
A travers l'histoire des Ursulines de Québec,
Pierre-Georges Roy, Lévis, 1939.
Les Ursulines de Québec, Vol. 1.
La Famille de Rigaud de Vaudreuil, P.-G. Roy, Lévis,
1938.
Petites choses de notre histoire, Vol. 4 et 5, P.-G. Roy,
Lévis, 1923.
Le Fort et le Château St-Louis, Ernest Gagnon.
Les Mémoires de St-Simon, Vol. 4.
Archives de la Province de Québec, 1957-1958,
1958-1959.
Les Grands Noms Oubliés de Notre Histoire, Chanoine
Alphonse Fortin, Fides, 1945.
La Cour de France, Jean-François Solnon-Fayard,
Librairie Arthème Fayard, 1987.
Histoire du Canada, Gustave Lanctôt, Beauchemin, 1964.
Politique et Politiciens au début du XVIIIe siècle, Guy
Frégault.
*Le Grand Marquis : Pierre de Rigaud de Vaudreuil et la
Louisiane*, Guy Frégault, Montréal et Paris, 1952.
La Société canadienne sous le régime français, Guy Fré-
gault (brochure, Ottawa, 1954).
Philippe de Rigaud de Vaudreuil, Yves F. Zoltvany, Carle-
ton Library n° 80, 1974.
Histoire des Canadiens-Français, Benjamin Sulte,
Montréal, 1882, Vol III.
Correspondance de Vaudreuil RAPQ, 1942-1943.
Rapport de l'archiviste de la province du Québec,
1957-1958.
Le Collectif Clio. *L'histoire des femmes au Québec depuis
quatre siècles*, 1992, Le Jour, éditeur.
Élisabeth Bégon, Lettres «au cher fils»,
Nicole Deschamps, Montréal, éd. Hurtubise, HMH, 1972.

Histoire de France, Jacques Bainville, Les Grandes Études Historiques, Librairie Arthème Fayard, 1949.

Le Crime de Sylvestre Bonnard. Anatole France. Les Presses du Compagnonnage, Éditions Rombaldi, le 11 décembre 1961.

Histoire Populaire de Montréal, A. Leblond de Brumath, Librairie Beauchemin, 1926.

Dictionnaire encyclopédique, Quillet.

Le Fort et le Château St-Louis, Ernest Gagnon, page 119. Relations du P. Paul Le Jeune, 1634, chapitre I, VI, XI.

Liste des photographies

- P. 1 : (couverture) Louise Élisabeth Joybert,
marquise de Vaudreuil
- P. 35 : Philippe, marquis de Vaudreuil
- P. 41 : Château de Vaudreuil à Montréal
- P. 65 : Château Saint-Louis de Québec
- P. 89 : Louis-Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil
- P. 95 : *L'Intrépide* aux prises avec l'escadre anglaise
- P. 101 : Pierre Rigaud de Vaudreuil Cavagnal
- P. 111 : Pierre-François de Rigaud de Vaudreuil
- P. 117 : Louis-Philippe de Rigault, marquis de Vaudreuil
- P. 123 : Joseph-Hyacinthe-François de Paule,
comte de Vaudreuil

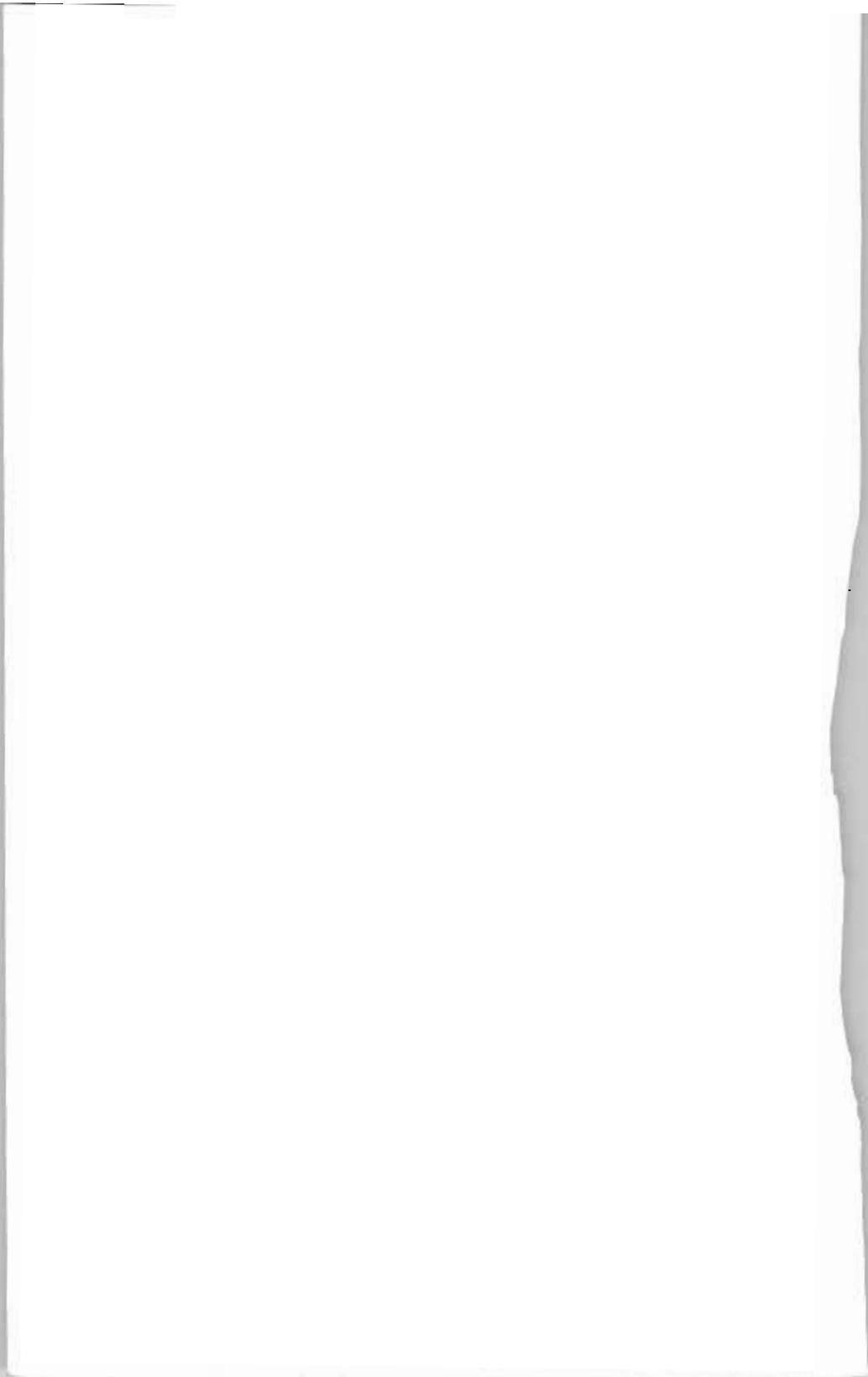
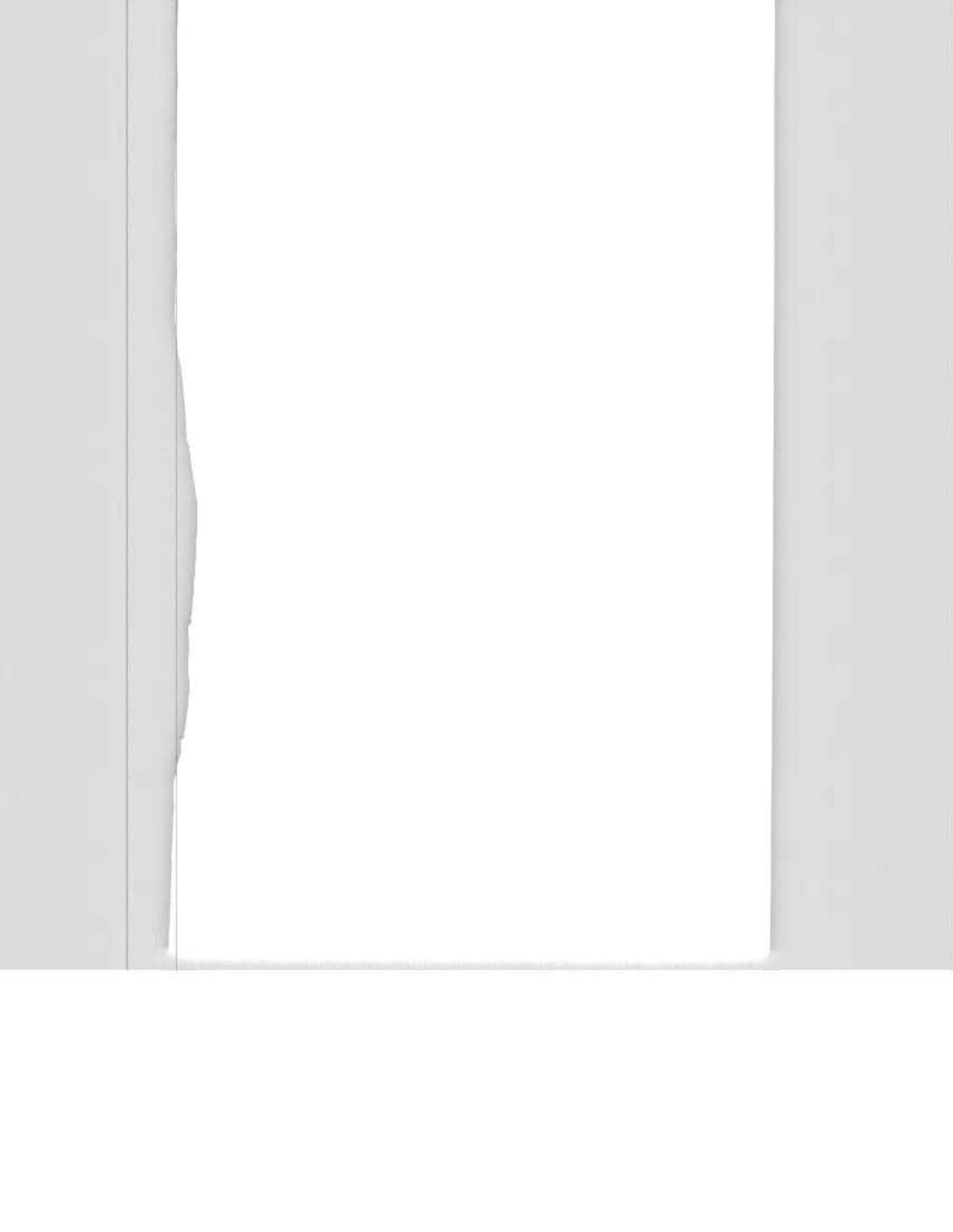


Table des matières

Avant-propos	7
Chapitre premier	9
Élisabeth, femme de tête	13
Les femmes dans notre histoire	14
Chapitre II	17
Élisabeth de Vaudreuil, femme d'Amours	19
Arrivée du premier d'Amours en Nouvelle-France	20
Relations avec les Indiens	22
Chapitre III	25
Marie Françoise de Lotbinière-Joybert	27
Louise Élisabeth Joybert future marquise de Vaudreuil	31
Chapitre IV	33
Le marquis Philippe de Rigaud de Vaudreuil	37
Mariage du marquis de Vaudreuil avec Louise Élisabeth	38
Séjour à Montréal	43
Chapitre V	47
La cour de France	49
Rôle de Louise Élisabeth à la cour de France	50
Éducatrice des enfants royaux	53
Chapitre VI	57
Voyages du Marquis de Vaudreuil en France	59
Retour de la marquise de Vaudreuil en Nouvelle-France	61

Chapitre VII	67
Décès du marquis de Vaudreuil	69
Retour définitif en France de la marquise	71
Chapitre VIII	75
Influence de la marquise de Vaudreuil	77
Décès de la marquise de Vaudreuil	83
Chapitre IX	85
Descendance de Louise Élisabeth	87
Ses enfants	92
Les petits-enfants de Louise Élisabeth	119
Les arrière-petits-enfants	125
Chapitre X	127
Conclusion	129
Appendice	131
Ouvrages consultés	133
Liste des photographies	135
Table des matières	137



Achévé d'imprimer
en octobre mil neuf cent quatre-vingt-dix-huit
sur les presses de
Imprimeries TRANSCONTINENTAL
Saint-Bruno-de-Montarville, Qc
pour les éditions
Les Écrits d'Or
Gatineau, Qc

*Régionale Samuel-de-Champlain Inc.
Société Franco-Ontarienne
d'Histoire et de Généalogie*